

EXCELSIOR

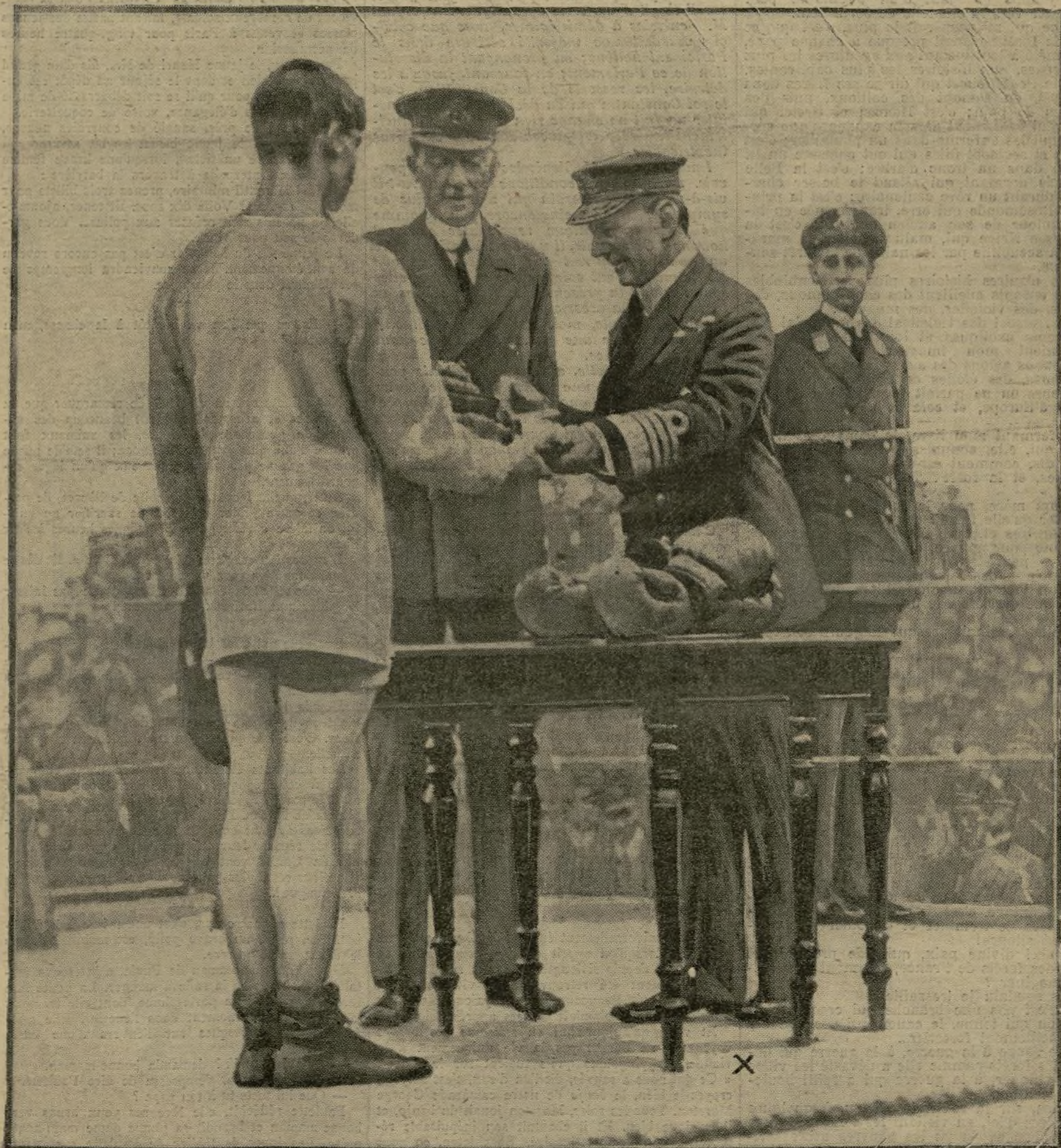
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Des manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Le grand chef de la marine britannique est un fervent des sports



L'amiral Jellicoe, commandant en chef de la flotte britannique, vient de recevoir du roi George V l'ordre pour le Mérite, et du président de la République française la grand'croix de la Légion d'honneur. Comme tout bon Anglais, ce grand marin est un passionné des sports, et on le voit ici félicitant le vainqueur d'un match de boxe qu'il a organisé à bord de son navire-amiral.

Ayuntamiento de Madrid

LA FORÊT

Quand j'étais une petite fille à Jérusalem et que je lisais les livres d'Europe, les contes de fées ou les histoires du chanoine Schmid, parmi tant de choses étranges et étrangères, une entre toutes m'intriguait passionnément : la forêt!

Mon Dieu, la forêt! Qu'est-ce que cela pouvait bien être? Nous n'avions rien de semblable dans notre aride et désolée Palestine; jamais Ouarda, ma nourrice arabe, ne m'en parlait, et dans la Bible, ce livre de contes de l'Orient, on ne mentionnait que des pâturages, des vignes, des champs d'oliviers et les vergers du roi Salomon. Il y avait bien la vallée des Térébinthes, non loin de Bethléem, où j'allais avec notre nègre chercher l'arbre de Noël, que ma mère s'entêtait à appeler un sapin, alors qu'il n'était qu'un pin rabougré. Mais tout cela ne devait pas être la forêt, puisqu'il n'y faisait point noir et qu'Ali ne grimait jamais en haut d'un térébinthe pour s'orienter vers la citadelle de Jérusalem.

Et ce qui m'exaspérait le plus, c'est que ce mot de forêt revenait presque à chaque page, était mêlé à tout instant aux aventures les plus fabuleuses, aux histoires les plus captivantes. C'est le Petit Poucet qui dirige ses frères dans la forêt, en semant des cailloux, puis des miettes de pain; c'est Hanzel et Gretel qui s'égarent également vers la cabane d'une sorcière qui les enferme dans un poulailler; c'est l'Ogre et ses sept filles qui ont chacune un lit creusé dans un tronc d'arbre; c'est la Belle au Bois dormant, qui attend le baiser charmant durant un rêve centenaire; c'est la princesse Rosemonde qui erre, transformée en biche, autour de son ancien château; c'est la princesse Neige qui, maltraitée par sa marâtre, est accueillie par les nains de la forêt souterraine.

Puis d'autres histoires plus vraisemblables où les enfants cueillent des champignons, des fraises, des violettes, des muguets.

Des fraises! des violettes! des muguets! Ah! ces noms exotiques et lointains, comme ils troublaient mon imagination d'Orientale! Nous, nous avions des asphodèles, des iris, des anémones, des étoiles de Bethléem; mais de ces fleurs on ne parlait jamais dans les histoires d'Europe, et cela m'humiliait secrètement.

Et, fermant mon livre, je demandais à ma mère qui, elle, connaissait l'Europe : « Maman, dis, comment est-ce les muguets et les violettes, et la forêt? Toi qui en as vu, raconte! »

Et ma mère, pour la centième fois, devait raconter qu'elle faisait des robes à traîne avec des fougères et, avec des cèpes, des tabourets de piano pour poupée, qu'elle avait vu des biches — peut-être une princesse Rosemonde enchantée — des faisans, des coqs de bruyère, et qu'un jour elle avait failli mourir de peur, parce que derrière elle une branche avait craqué.

Et elle terminait presque toujours son récit en disant :

— Mais ce qu'on ne peut pas s'imaginer ici, c'est la paix d'une forêt, sa divine paix et son recueillement!

Je songe à tout cela, tandis que mes pieds foulent avec délices l'épais tapis de mousse et que ma chienne, ma vieille chienne de Tunisie, court joyeusement explorer ce monde inconnu.

Mon âme d'autrefois s'émerveille encore. O mon enfance mélancolique et tourmentée, tu aurais été si heureuse parmi cette poésie et ce mystère!

Je m'enfonce sous les taillis, je lutte avec les branches; je cueille des champignons, je suis les ruisseaux, je franchis les passerelles de nains, me mire dans les étangs de fées; entre les troncs des bouleaux d'argent, je vois courir les elfes... Mais ce qui me charme encore davantage, c'est de marcher dans la longue allée de trembles et d'écouter leur frissonnant silence!

O paix! divine paix, quiétude profonde et grave des forêts de France, comment pourrais-tu t'imaginer?

Mais soudain je tressaille.

Ce n'est pas une branche qui craque, c'est le canon qui tonne, le canon qui désenchanté le recueillement forestier...

Et je songe à la guerre, à la guerre qui dévaste les forêts comme elle a dévasté les villes et les villages, à la guerre qui a failli bouleverser celle-ci.

Là-bas, sur la route de Meaux, à quelques kilomètres d'ici, en visitant les tombes de nos héros, nous avons vu les pauvres arbres criblés de mitraille, des arbres amputés, décapités, avec des plaies béantes dans leur flanc et qui se tenaient debout quand même et qui « verdissaient ».

O forêts françaises, ô armées végétales, vous

ne vous êtes point mises en marche comme les arbres de Macbeth; vous avez protégé les combattants avec votre corps, et maintenant vous faites mieux, vous leur sacrifiez tous vos membres; et, coupés en rondins, vous les envoyez — ô vous les aériens — vous les envoyez par milliers de wagons dans les tranchées construire les cités souterraines...

Ainsi, ô forêt, tu continues à participer à la vie de tes enfants, et, quand ils reviendront, c'est sur les vieux troncs de tes chênes que pousseront pour eux les rameaux de la victoire.

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il ne faut pas se lasser de répéter que la crise dont souffre la Grèce est, avant tout, une crise de politique intérieure, et la plus grave, car il s'agit d'une crise dynastique. En forçant M. Venizelos à démissionner, alors que celui-ci possédait une majorité sérieuse dans le Parlement hellène; en prononçant la dissolution de ce Parlement; en faussant, jusqu'à les détruire, les ressorts de la Constitution, c'est le roi Constantin qui l'a déchainée. Mais constater un fait ne change rien à ce fait : actuellement la Grèce est placée dans des embarras inextricables.

Imaginez que M. Venizelos accepte le pouvoir. Dans quelles conditions se trouvera-t-il vis-à-vis d'un souverain qui n'a pas plus de sympathies, sinon moins encore, pour l'homme que pour la politique représentée par cet homme? Ce pouvoir, il y a cent à parier contre un qu'il ne pourrait pas l'exercer plus que M. Zaïmis. Il faut voir les choses comme elles sont : n'était la présence des flottes alliées au Pirée, n'était la pression de l'Entente, pression purement morale, mais active et perpétuelle, c'est sans doute une guerre civile que nous verrions en Grèce.

Une guerre civile, alors que l'Hellénie pouvait réaliser, par une guerre nationale, toutes ses ambitions nationales : annexer Chypre et toute la région grecque de l'Asie Mineure. Rien de plus triste, et c'est pourtant la vérité.

Tel est le résultat d'un mauvais coup de barre initial : le pilote chargé du bateau doit avoir la conscience bien lourde!

Pierre Mille.

C'est l'un de nos plus éminents hommes politiques. On parle beaucoup de lui depuis des mois. Les historiens feront une longue liste de ses qualités. Qu'il nous soit permis de mentionner ici l'une de ses innocentes et plus curieuses manies : « Oui, disait-il l'autre soir, en dinant chez des amis, je ne suis en rien superstitieux. Mais chacun a sa faiblesse. Vous ne me feriez pour un empire — disons pour une présidence de la République — quitter mon lit du pied gauche. »

Comme on s'étonnait, le ministre ajouta :

— Ne riez pas. Je tiens ce préjugé d'une lecture que je fis, à quinze ans, dans un auteur latin, quelque Velleius Paterculus. Il relatait que tout Romain considérait comme un devoir essentiel de poser d'abord son pied droit par terre en descendant de sa couche. Je fus frappé de ce détail, et depuis je l'observe. Je ne m'en porte pas plus mal.

— Alors, dit quelqu'un qui voulait rire, puisque vous vous y entendez si bien en pieds, de quel pied partirez les Allemands?

— De celui que nous leur mettrons en bonne place, répartit gravement l'homme d'Etat, en montrant au bout de sa jambe allongée une bottine faite chez le bon faiseur.

On fut universellement émerveillé, il y a quelques semaines, lorsqu'on apprit que les compagnons de Shackleton, depuis si longtemps isolés sur l'île Eléphant, avaient été retrouvés bien vivants et en parfaite santé. Beaucoup les croyaient morts, et Shackleton ne dissimulait pas ses appréhensions.

Et voici qu'aujourd'hui on sait que ces braves voyageurs ne durent pas la vie uniquement à la viande des pingouins qu'ils tuaient sur la glace : « Ce qui nous a sauvés, dit l'un d'eux, c'est surtout, croyez-le bien, le banjo de notre camarade George Marston. Tous les soirs, Marston jouait du banjo, et il en jouait bien. Et il chantait son inépuisable répertoire. Génialement inspiré, Shackleton, en nous quittant, nous avait fait porter le banjo sur la banquette. Comment mourir quand on a de quoi si bien chanter? »

N'est-ce pas exquis comme philosophie optimiste?

Sans compter que l'indication du « banjo indispensable » est bien précieuse pour les futurs explorateurs du Pôle.

Le Palais des Papes s'effondre. Cette semaine, un de ses planchers ensevelissait un détachement du 7^e génie. Nous n'avons pas à discuter l'opportunité d'avoir fait caserner des troupes dans ce monument plus qu'historique, mais celle de le restaurer d'urgence.

Il y a bien longtemps d'ailleurs que ce malheureux palais est négligé.

Lorsqu'il le visita, Victor Hugo, hochant la tête devant un coin mal entretenu où voletait toutes sortes d'insectes, s'écria :

— Autrefois, ce Palais logeait des Papes : aujourd'hui, il appartient aux papillons.

On appelle encore « papillons », dans le pays, les fonctionnaires du ministère...

Samedi soir, parmi la foule qui encombra le guichet unique du métro de la gare de Lyon se trouvaient de nombreux soldats, faisant partie des jeunes classes et venus à Paris pour vingt-quatre heures de permission.

Parmi eux, le jeune Henri de N..., fils d'un grand banquier parisien et dont le séjour au dépôt est encore trop court pour qu'il se soit débarrassé de mille petites habitudes d'élégance, voire de coquetterie.

Donc, rasé de près, sanglé de courroies neuves, botté de fauve, le jeune blenue voyait arriver son tour de prendre un ticket, lorsqu'une brave femme en cheveux l'interpella à travers la barrière :

— Eh! le gentil militaire, prenez trois billets pour moi, voulez-vous? Voilà dix sous. Et tenez, ajouta-t-elle, je ne sais rien refuser aux poilus... Vous garderez le sou pour vous.

Le jeune fils du banquier n'est pas encore revenu de son étonnement. Il se souviendra longtemps de ses débuts... dans le pourboire.

— Est-ce que l'on va bientôt à la chasse, mon lieutenant?

Nos soldats ont eu vite fait de remarquer que, si les arbres et arbustes souffrent beaucoup des vapeurs de phosphore de chlore, les animaux font preuve d'une plus grande résistance; il semble même que les gaz ne produisent chez eux qu'un léger engourdissement.

Aussi, quelle fructueuse récolte de lièvres, de perdrix et autre gibier qu'avant de sacrifier au cuisinier on laisse « réoxygéner » quelques heures à l'air libre.

L'expression est presque « officialisée ». Et dès le signal donné les gars s'écrient :

— Chouette! la chasse... S'agit de ne pas laisser le gibier aux Boches... En avant!!!

Des gens qui vont être quelque peu étonnés en recevant leur courrier — et qui auront de quoi lire pour une fois — ce sont les habitants de Tristan da Cunha.

Depuis dix ans, les habitants de cette île lointaine n'ont reçu aucune communication du monde extérieur. C'est dire qu'ils ignorent totalement la guerre actuelle.

Les habitants étaient au nombre d'une cinquantaine à cette époque, et leur correspondance était assurée par l'Angleterre, qui avait traité avec un capitaine de bateau. Puis, le traité expirant, les P.T.T. anglaises avaient omis de le renouveler. Elles viennent de réparer leur oubli et les indigènes de Tristan da Cunha vont apprendre la grande guerre. Il ne leur reste plus qu'à mobiliser leur armée contre l'Allemagne!..

Paulette a quatre ans, c'est une môme à la Pouibot. Son papa, un brave poilu, est mobilisé depuis le début de la guerre.

Hier, la bonne-maman de Paulette la trouva installée à la table de la salle à manger. La petite fille tenait bien serré un porte-plume, dont elle trempait la pointe à tout moment dans l'encrier. Elle griffonnait des arabesques sur l'envers d'une carte postale.

— Que fais-tu là? demanda bonne-maman.

— J'écris à papa, s'empressa de dire Paulette.

— Que lui mets-tu à ton papa?

Paulette réfléchit, elle lève ses yeux bruns vers bonne-maman et brandit sa plume d'une main toute noire. Les joues, le tablier de Paulette sont parés à l'égal d'un document officiel!..

Et avec sincérité, sur un ton grave, elle répond :

— De l'encre!..

Le Veilleur.

LA SITUATION MILITAIRE

NOUS PROGRESSONS VERS CHAULNES ET ENLEVONS DENIÉCOURT

En Macédoine, Florina, après une résistance désespérée, est emportée d'assaut par nos troupes

Notre offensive au sud de la Somme a fortement entamé le réseau très serré de tranchées que les Allemands ont établi entre Barleux et Chaules afin de garder le plus longtemps possible les communications entre Péronne et Roye, gravement menacées par notre avance. Les villages de Berny et de Vermandovillers, dont nous n'avions pris jusqu'ici que la partie nord, ont été occupés en entier, ainsi

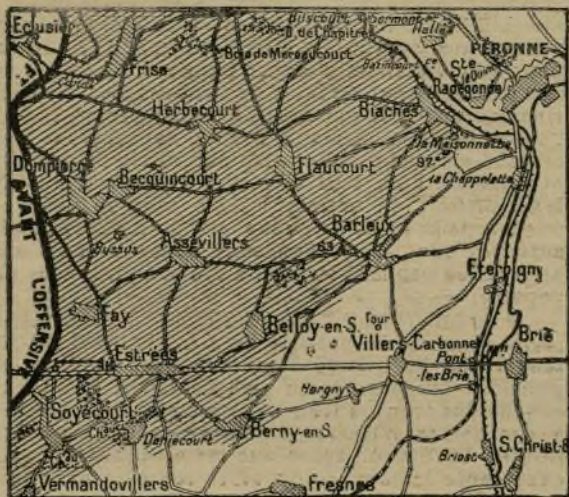
en sépare de ce côté, et depuis les attaques du 3 au 6 septembre nous nous sommes établis aux lisières occidentales.

Les pertes de l'ennemi ont été considérables, tant du fait de notre bombardement que de ses attaques brisées sous nos tirs de barrage. De toutes parts s'élèvent en Allemagne des plaintes et même des protestations, qui ne sont pas pour nous désobliger, contre nos feux trop meurtriers. C'est signe que nous sommes sur la bonne route; nous ne la quitterons plus désormais.

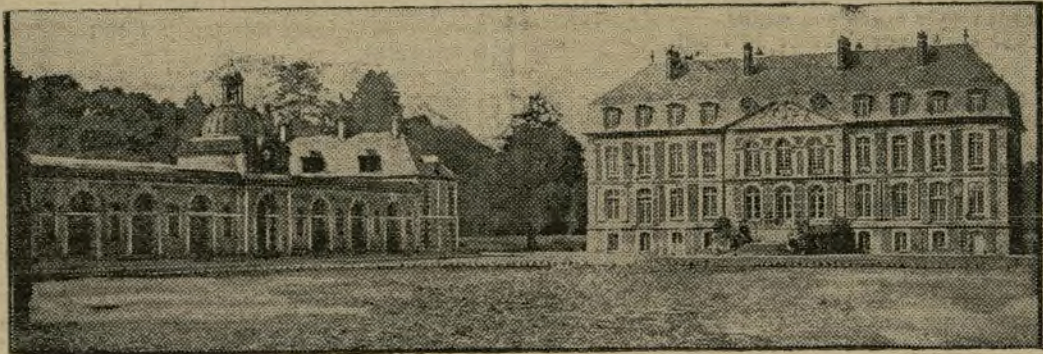
Au nord de la Somme, la réaction de l'ennemi est restée assez faible, et nos alliés ont eu tout le loisir, en repoussant quelques contre-attaques locales, de consolider leurs positions et de faire de nouveaux progrès au sud de Thiepval.

Devant Salonique, nos succès continuent. La prise de Florina, que le communiqué d'hier nous laissait pressentir, est aujourd'hui un fait accompli. Après un violent combat qui s'est étendu, à l'est de Florina, jusqu'à Rosna, la ville a été prise d'assaut hier matin par l'infanterie française. La résistance désespérée de l'ennemi indique le prix qu'il attachait à cette position. Il a été mis en complète déroute et se replie en désordre vers Monastir. L'honneur de ce beau fait d'armes revient pour parts égales à la vaillance de l'armée serbe, qui a contraint à se replier vers le nord l'aile droite de l'armée bulgare, et au rapide mouvement de nos troupes légères qui se sont ruées par la brèche. L'occupation de Florina rompt les communications directes entre l'ennemi et la Grèce, et nous ouvre une route directe vers Monastir. Il est vrai que cette route, serrée entre les montagnes de la Baba Planina et les marais de la Tcherna, est assez aisée à barrer mais il faut compter sur la manœuvre, où nous venons de montrer une supériorité indéniable. La progression des Serbes dans le massif du Kaimaktehan et sur la ligne du Brod est pour Monastir une menace à peine moins grave que la chute de Florina.

Jean Villars.



que le terrain intermédiaire, à l'exception toutefois du hameau de Deniécourt, adossé à un petit bois où l'ennemi est fortement retranché. Pour dégager cette position que nous débordions de part et d'autre, trois violentes contre-attaques ont été lancées au cours de la nuit et ont complètement échoué. Nous avons attaqué à notre tour, et Deniécourt, complètement encerclé le matin, a été pris dans la journée. Nous avons continué nos progrès au sud vers Ablincourt, à l'est vers Horgny. Cette progression nous rapproche sensiblement de Chaules par le nord; seule, une petite colline de 100 mètres d'altitude, au sud de Vermandovillers, nous



LE CHATEAU DE DENIECOURT

Le parc de ce château, qui appartient au comte de Kergorlay, a été transformé par les Allemands en un véritable labyrinthe de tranchées puissamment fortifiées et constitue le pilier de la résistance ennemie au sud de Péronne.

C'est bel et bien un milliard que les Allemands exigent de la Belgique

LE HAVRE, 18 septembre (Source officielle). — Selon des nouvelles de source autorisée, l'occupant allemand poursuit contre la population belge une spoliation plus grave encore que celle qui a été dénoncée par le ministre belge des Finances dans sa déclaration du 14 septembre, d'après les premiers renseignements de la presse hollandaise.

Ce n'est pas seulement la Banque nationale que l'Allemagne veut atteindre, mais les ressources de toutes les banques belges.

Le commissaire allemand à Bruxelles exige qu'il lui soit fait un prêt forcé non pas de 750 millions de francs, comme on l'annonçait d'abord, mais d'un milliard, dont trois cinquièmes à fournir par la Banque Nationale et deux cinquièmes par les autres banques.

Tous les directeurs de la Banque Nationale sont menacés d'arrestation.

M. Carlier, directeur déjà arrêté, a été transporté à la prison d'Aix-la-Chapelle, traité avec la plus grande brutalité et forcé de porter la cagoule.

Tel est le procédé barbare d'intimidation auquel le gouvernement allemand a recouru pour tenter de faire réussir son emprunt forcé.

(Radio.)



LE LIEUTENANT ALBERT BALL

fils de l'ancien maire de Nottingham, qui, d'après le Daily Mail, aurait abattu vingt-deux avions ennemis. Agé seulement de dix-neuf ans, cet officier a été tué par les Allemands.

Ayuntamiento de Madrid

Les tâches qui s'imposent au nouveau cabinet grec

Le nouveau ministère grec s'est abstenu jusqu'ici de prendre contact avec les représentants de l'Entente. Mais, d'une part, M. Calogeropoulos a dit à l'*Hestia* qu'il « admirait » et qu'il « honorait » l'Allemagne. D'autre part, il a déclaré qu'il observerait les principes de la note du 21 juin. Pour les Alliés, voilà l'essentiel. Que M. Calogeropoulos honore et admire qui il voudra, notre indifférence est complète. Quant aux choses sérieuses, on y tiendra la main.

La note du 21 juin n'est d'ailleurs pas seule en question. Il y a aussi celle de septembre. Tous les Allemands indésirables ont-ils bien été expulsés de Grèce comme les Alliés l'avaient demandé? Les complices que le baron Schenck avait trouvés parmi les Grecs eux-mêmes ont-ils été punis? Si ces mesures de police et d'assainissement n'ont pas encore été poussées à fond, il faudra qu'elles le soient à bref délai. Et c'est la première tâche qui s'imposera au nouveau cabinet. Comme les Alliés l'attendent à ses actes, c'est sur la manière dont il se comportera à cet égard qu'il sera jugé.

Quant au reste, ce sont les affaires propres de la Grèce, du roi Constantin et de M. Calogeropoulos. Et les besoins désagréables ne leur manquent pas. On se demandera, par exemple, comment ils prennent le transport en Allemagne de la garnison grecque faite prisonnière à Cavalla. Jusqu'à présent ils ont l'air d'accepter cet incident inglorieux comme un épisode naturel et qui n'a soulevé, dans la Grèce officielle, que de très vagues protestations. C'est pourtant un gage et des otages que l'Allemagne s'est empressée de saisir là. Bulgares et Allemands traitent les Grecs comme de vrais ilotes...

Cependant l'armée des Alliés progresse en Macédoine. Elle laissera dédaigneusement derrière elle la politique mesquine où se perd la Grèce, tout en chargeant notre escadre de la protéger, par derrière, contre tout retour offensif du gounarisme et de la germanophilie. Comme le disait dimanche, à la Sorbonne, M. Barthou, tant pis pour la Grèce, puisque la Grèce ne comprend pas... — J. B.

Le gouvernement grec proteste contre l'occupation de Cavalla

ATHÈNES (via Malte), 17 septembre. — Le gouvernement grec a protesté à Berlin et à Sofia contre l'occupation de Cavalla et contre le fait que les troupes grecques ont été emmenées en captivité contre leur gré, tandis que les Bulgares-Allemands tentent de faire croire que c'est spontanément qu'elles ont demandé à être emmenées en Allemagne. (Information.)

De nouveaux engins formidables...

Les exploits des "dreadnoughts terrestres" que les Anglais emploient dans le Nord.

LONDRES, 18 septembre. — Le correspondant du *Daily Telegraph* au grand quartier général télégraphie :

« Hier samedi fut un jour de grand succès. Nos hommes s'en revenaient du combat dans l'ivresse de la victoire, et certains, tout en essuyant le sang qui coulait de leur visage, s'écriaient joyeusement : « C'est merveilleux, nous les avons fait dévaler comme des lapins. »

« La tâche que nos soldats avaient à accomplir hier était des plus difficiles, et la façon dont ils s'en sont acquittés a montré combien était fondée la confiance des généraux dans leurs soldats.

« L'ennemi s'est berné de l'espoir que notre offensive avait pris fin et que nos hommes, fatigués étaient incapables d'un nouvel effort. Il a été cruellement désabusé; j'en ai reçu l'aveu de quelques-uns des prisonniers que j'ai interviewés parmi les centaines d'hommes dont nous nous sommes emparés.

Un nouveau type d'automobile blindée a fait ses débuts dans le secteur et les soldats ont été enthousiasmés par les exploits de leur « terrible joujou ».

« Le secret du nouvel engin a été bien gardé, et la surprise fut formidable.

« Il y a quelques jours, un officier, avec qui je causais de ces automobiles mystérieuses, me dit : « Ce sont des façons de monstres préhistoriques, une variété de l'ichtyosaure. Ils renversent tous

obstacles, coupent les arbres comme des allumettes, s'ouvrent un chemin à travers les bois les plus épais, sautent les fossés comme des kangourous en défilant fusils et mitrailleuses dont le tir est sans action sur eux.

« J'ai vu de près ces étranges animaux dans le champ où ils étaient garés; j'ai admiré leur extraordinaire mécanisme et je les ai trouvés fort ressemblants au portrait que m'en avait fait mon interlocuteur. Mais, où j'ai reconnu qu'il n'avait rien exagéré, c'est lorsque je les ai vus dans la bataille. La charge sonnée, nos hommes bondissant des tranchées se lancèrent au pas de course vers Courcellette et, en quelques minutes, se trouvèrent en présence des bâtiments d'une sucrerie solidement fortifiée et défendue par des sections de mitrailleuses. C'était une de ces organisations redoutables pour l'assaillant, mais, cette fois, nous avions avec nous notre nouvel engin de guerre : l'automobile blindée. Nos hommes lui avaient donné le nom de « Crème de menthe ». Ils se mirent à applaudir quand on vit « Crème de menthe » s'avancer lentement vers la sucrerie, dédaigneuse de la pluie de balles crachée par les mitrailleuses, éventrer un mur de briques, s'élever sur la masse des décombres et poursuivre sa route à travers les ruines de la fabrique. Soudain, « Crème de menthe », se tourne vers les emplacements des mitrailleuses qu'elle écrase et met en pièces. L'infanterie suit et, dans une irrésistible attaque, emporte le village de Courcellette.

Pendant cette action encore, les automobiles écraseuses servirent à la protection des troupes et diminuèrent considérablement le coût d'une opération qui, pourtant, ne se fit pas sans pertes. Quatre cents Allemands se rendirent prisonniers sans coup férir, disant: « Gott im Himmel! » « Comment peut-on se battre contre des machines pareilles ! » A Martinpuich, ce fut la même chose; les automobiles blindées avancèrent en ligne, sautant les tranchées, broyant les mitrailleuses.

Un officier allemand, fait prisonnier sur la Somme, me déclarait : « Ce sont les engins les plus terribles en face desquels nous nous soyons jamais trouvés. »

D'autre part, le correspondant de l'agence Reuter sur le front britannique donne de « l'assaut » de la sucrerie le récit suivant :

« Pour vous montrer l'efficacité des nouvelles autos blindées, appelées « dreadnoughts terrestres », voici un incident : une raffinerie était transformée en nid de mitrailleuses. L'auto s'avance, grondant, jusqu'à l'entrée, fit sauter la porte barricadée, dispersa les sacs de sable et se trouva au milieu des mitrailleurs. Quelques minutes plus tard, tout était silencieux et notre infanterie prenait possession de la raffinerie sans être inquiétée. Pendant ce temps, l'auto, lourdement, se remettait en marche pour continuer plus loin son carnage. »

LA GUERRE AERIENNE

Un nouvel "as": l'adjudant Tarascon

(OFFICIEL)

L'adjudant Tarascon a abattu son cinquième avion ennemi. L'appareil est tombé près de Denicourt. Dans la même journée, le lieutenant Heurteaux a descendu son septième avion.

[L'adjudant Paul Tarascon, qui a pour la première fois les honneurs du communiqué, est âgé de trente-quatre ans. Il appartient à la célèbre escadrille des Guyonnet, Châtalet, Dornier, etc., dont le bilan total est près d'atteindre 60 avions ennemis abattus.]

Nos escadrilles ont effectué divers bombardements : 12 obus jetés sur la gare de Nantillois et 33 obus lancés sur Villers-Carbonnel et Horgny, à une altitude de 800 mètres, ont causé d'importants dégâts.

Un raid d'aviateurs anglais

LONDRES, 18 septembre. — Officiel.

Dans l'après-midi du 17 septembre, une escadrille d'aéroplanes de marine effectua une nouvelle attaque contre l'aérodrome de Saint-Denis-Westerem. Un grand nombre de bombes a été jeté avec de bons résultats.

Un de nos appareils a été forcé d'atterrir en Hollande. Le pilote a été interné.

AMSTERDAM, 18 septembre. — Le Telegraaf apprend de la frontière qu'une grande activité aérienne s'est manifestée dans l'après-midi du 17 septembre au-dessus des Flandres. Les canons antiaériens de Zeebrugge ont été entendus pour la première fois à quatre heures. Plus tard, deux aviateurs, à une grande altitude, survolèrent la Belgique.

Peu après, les canons antiaériens furent entendus de la côte une deuxième fois. On entendit également les explosions des bombes lancées par les aviateurs.

Un aviateur anglais a été forcé de descendre à Westkapelle dans l'île de Walcheren, ayant été touché par les canons spéciaux de Zeebrugge. Le pilote sera interné.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Lundi 18 Septembre (778^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons enlevé une tranchée à L'EST DE CLERY et repoussé les contre-attaques de l'ennemi sur ce point.

AU SUD DE LA SOMME, l'ennemi a lancé plusieurs contre-attaques au cours de la nuit sur nos tranchées A L'EST DE BERNY ET AU SUD DE DENIECOURT. Dans cette dernière région, les Allemands n'ont pas fait moins de trois tentatives énergiques. Toutes les attaques ont été repoussées avec de fortes pertes pour l'ennemi. A L'EST DE BERNY, nous avons réalisé de nouveaux progrès, ainsi qu'aux lisières est de DENIECOURT, qui est complètement encerclé. Le chiffre des prisonniers actuellement dénombrés atteint 1,200. Dix mitrailleuses sont restées entre nos mains.

D'après les renseignements fournis par les prisonniers, les pertes subies pendant les combats d'hier autour de Berny par la 10^e division d'ersatz et le 120^e de réserve allemands ont été énormes. Deux bataillons du 38^e (41^e division) ont été presque entièrement détruits par notre artillerie.

Aucun événement à signaler sur le reste du front.

23 HEURES

AU NORD DE LA SOMME, une attaque vivement menée nous a rendus maîtres d'un nœud de tranchées ennemies à deux cents mètres environ AU SUD DE COMBLES. Cette opération nous a valu une cinquantaine de prisonniers dont deux officiers. La lutte d'artillerie se maintient violente dans LES SECTEURS DE LA ROUTE DE BETHUNE.

AU SUD DE LA SOMME, le combat s'est poursuivi avec acharnement DANS DENIECOURT. Notre infanterie, après avoir enlevé le village et capturé les derniers défenseurs, a poussé ses éléments avancés jusqu'à un kilomètre environ au sud DANS LA DIRECTION D'ABLAINCOURT. Des opérations simultanées nous ont permis d'enlever une tranchée à L'OUEST D'HORGNY, de chasser l'ennemi de trois petits bois AU SUD-EST DE DENIECOURT et d'occuper plusieurs tranchées au sud-ouest. Le chiffre des prisonniers valides faits dans les deux journées des 17 et 18 dans ce secteur dépasse actuellement 1,600 dont 25 officiers.

EN CHAMPAGNE, assez grande activité des deux artilleries dans la région à l'ouest de LA ROUTE SOUAIN-SOMME-PIY.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, nous nous sommes emparés d'une tranchée allemande sur LES PENTES SUD DU MORT-HOMME. Quelques prisonniers sont restés entre nos mains.

Journée calme sur le reste du front.

Communiqué britannique

11 HEURES 30.

La situation générale demeure sans changement.

AU SUD DE L'ANCRE, nous avons consolidé nos positions DU NORD DE MARTINPUICH. A L'EST DE COURCELETTE, une attaque secondaire, dirigée la nuit dernière contre certains éléments de tranchées ennemies, a donné d'excellents résultats. Nous avons pu réaliser sur ce point une avance très appréciable.

A L'OUEST DE LA FERME DU MOUQUET, les Allemands, à la suite d'un bombardement intense,

ont pénétré dans une de nos tranchées d'où notre contre-attaque les a immédiatement rejetés avec pertes.

AU SUD DE THIEPVALL, nous nous sommes emparés d'un nouvel élément du système de défense ennemie.

L'artillerie allemande a violemment bombardé avec intermittences différents points de notre ligne, au cours de la nuit.

Sur le reste du front, aucun événement notable à signaler.

Communiqué de l'armée d'Orient

A L'EST DE LA CERNIA, les troupes serbes, parvenues aux abords du MONT VETRENIK, ont repoussé de violentes attaques bulgares. Pris sous les tirs de barrage et les feux de mitrailleuses, les contingents ennemis ont subi de fortes pertes. Plus à l'ouest, des détachements serbes, poursuivant leur marche en avant, malgré les difficultés du terrain, ont enlevé, d'un seul élan, sur la crête du KAJ-MASSCALAN, la première ligne bulgare puissamment organisée et défendue par de nombreux réseaux de fils de fer. Une contre-attaque ennemie, déclenchée pendant la nuit, a été complètement repoussée.

AU NORD-OUEST DU LAC OSTROVO, l'infanterie serbe continue le passage de LA RIVIERE BROD, tandis que l'artillerie bombarde avec énergie les positions bulgares de la rive droite. A notre aile gauche, les troupes franco-russes ont livré bataille à des forces bulgares importantes sur le front ROSNA-FLORINA. Après une lutte acharnée, qui a duré toute la journée du 17 et toute la nuit suivante, et malgré une résistance désespérée des Bulgares, qui ont multiplié les contre-attaques et les charges de cavalerie, nos troupes ont remporté une brillante victoire. LA VILLE DE FLORINA, prise d'assaut ce matin à 10 heures par les Français, est tout entière en notre pouvoir.

L'ennemi se replie en désordre dans la direction DE MONASTIR.

Un échec turc au canal de Suez

LONDRES, 18 septembre. — Communiqué officiel du commandant en chef des troupes d'Egypte :

Une colonne mobile composée de troupes montées Anzac, d'un corps de méharistes et d'artillerie est partie de Birelabd le 6 septembre pour effectuer une reconnaissance des troupes ennemies à l'ouest de El-Arish.

La colonne arriva devant les positions ennemies de Bir-El-Mazar, à 65 milles du canal, le 7 septembre à l'aube. Un vif engagement eut lieu, et nos troupes pénétrèrent dans les tranchées ennemies sur plusieurs points, infligeant à l'adversaire des pertes considérables, tandis que notre artillerie bombardait sévèrement les campements ennemis.

L'attaque paraît avoir été une surprise pour les Turcs.

Nos avions tirèrent sur plusieurs détachements parmi lesquels étaient des officiers allemands, et les virent se replier rapidement vers El-Arish.

Nous avons fait quelques prisonniers. Nos pertes sont légères.

SUR LE FRONT ROUMAIN

En Transylvanie

OFFICIEL

BUCAREST, 18 septembre (7 heures). — Front nord et nord-ouest. — On ne signale que de légers engagements.

Au sud de Sibiu, nous avons fait 40 prisonniers et pris deux mitrailleuses.

Dans la vallée de Stroumml, des combats violents sont engagés.

Front sud. — Sur le Danube, nous avons coulé à coups de canon des barques qui transportaient des soldats ennemis.

En Dobroudja, lutte d'artillerie. Au sud de Cobadin, une batterie de mortiers russes a réduit au silence l'artillerie lourde ennemie.

Attaques aériennes. — Un aéroplane a jeté des bombes sur la ville de Turnu-Severin.

BERNE, 18 septembre. — Le correspondant particulier du Berliner Tageblatt au grand quartier général austro-hongrois télégraphie :

« Par le défilé de Toerzburg, une importante armée roumaine a atteint la plaine du Hail. Elle a traversé cette rivière près de Fogaras et elle attaque, en ce moment, les principales lignes de défense austro-hongroises. »

« La bataille se poursuit actuellement avec un acharnement inouï. » (Inf. Matin.)

Dans la Dobroudja

PÉTROGRAD, 18 septembre. — Un télégramme d'Odessa donne quelques détails sur la première rencontre des Serbes et des Bulgares dans la Dobroudja orientale.

Les Bulgares et les Allemands lancèrent 18 attaques, qui toutes furent repoussées, leur causant de lourdes pertes.

Essayant de prendre les Serbes à revers, les Allemands firent entrer la cavalerie en action; une division serbe la reçut en croisant la baïonnette; une mêlée très vive s'en suivit, qui dura trois heures et dans laquelle les officiers serbes donnèrent l'exemple du plus noble courage.

Enfin, la cavalerie allemande fut exterminée en partie. Il n'y eut ni prisonniers serbes ni prisonniers bulgares, mais les pertes ennemies s'élevèrent à environ 5,000 hommes. (Havas.)

« Rien de décisif n'a été fait »

Le colonel Egli écrit dans le Bund :

« Les succès des troupes bulgares-allemandes à Turtukai et Silistrie ne prendront leur signification véritable que si les soldats de Mackensen parviennent à remporter une victoire décisive en Dobroudja. »

DERNIÈRE HEURE

SUR LE FRONT ITALIEN

Contre-attaques autrichiennes repoussées sur le Carso

ROME, 18 septembre. — Commandement suprême.

Des actions de diversion, qui se sont manifestées surtout par des bombardements intenses et prolongés, ont été essayées par nos adversaires sur différents points du front. Sur le mont Sattuglio (vallée de Posina), dans la soirée du 16 septembre, sur le Mersil et le Vodil (Monte Nero), entre San Daniele et Volzana (ouest de Tolmino), dans le secteur de Plava (moyen Isonzo) et contre la ville de Gorizia dans la journée d'hier.

Notre artillerie a riposté partout efficacement; elle a frappé également la gare de Toblach où elle a dispersé des troupes et le chemin de fer du Haut Fella.

Sur le Carso, l'adversaire a lancé hier, contre les nouvelles positions que nous avons atteintes, des attaques persistantes, précédées et soutenues par un bombardement d'une extrême violence. L'ennemi a toujours été rejeté avec des pertes très lourdes; il a laissé entre nos mains environ trois cents prisonniers.

Des incursions aériennes ennemies sont signalées sur le plateau d'Asiago, sur le Maoria (Mannicismon), dans les vallées de Bois et de Cordevole. Une escadrille a renouvelé, la nuit passée, le bombardement de Mestre. Sur tous ces points, il n'y a eu ni victimes ni dégâts.

Deux avions ont lancé des bombes sur Mattarello et ont obligé un avion ennemi à atterrir vers Trente.

Une autre escadrille de douze Caproni, escortée par des Nieuport, a bombardé les gares de chemins de fer de Dottegiano et de Scoppo-sur-Carso. Les installations de chemins de fer, les magasins voisins, les trains arrêtés dans les gares et les réservoirs d'eau ont été atteints. Echappant aux tirs des nombreuses batteries antiaériennes et chassant les avions ennemis, nos avions ont tous rentrés dans leurs camps.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 18 septembre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Rien d'important n'est à signaler.

FRONT DU CAUCASE

Des tentatives des Turcs pour prendre l'offensive dans la région du village d'Adisa, ont été repoussées par notre feu.

La ville de Galitche sérieusement menacée

PÉTROGRAD, 18 septembre. Des renseignements complémentaires apprennent que le succès russe signalé dans le communiqué d'hier fut réalisé au nord de Galitche concurrentement à un mouvement débordant de ce côté de la ville. Les Allemands opposèrent à cette opération une division qui fut défaite complètement par les Russes. Le mouvement débordant continu.

Le sort des renforts turcs sur le front russe

PÉTROGRAD, 17 septembre. — On rapporte que les troupes turques opérant sur le front occidental russe font partie du corps d'armée d'Andrinople qui, dès la débâcle des forces autrichiennes, fut transporté en neuf jours dans les Carpathes.

Quelques semaines plus tard, ce corps fut défait comme les autres unités autrichiennes, et ses éléments isolés sont actuellement dispersés sur tout le front de Bukovine.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le sous-lieutenant Paul Ribeyre, député de la Haute-Loire, secrétaire de la Chambre, et M. Lémery, député de la Martinique, ont reçu la croix de guerre.

— Le sultan du Maroc s'est mis en route en grande pompe pour Fez, afin d'y célébrer les fêtes de l'Aïd el Kebir. Il a quitté Rabat le 14. Sa petite armée, qui s'élève à 8.000 cavaliers, doit arriver le 31 septembre à Meknès. Il compte faire son entrée solennelle le 30 à Fez, où il sera reçu avec les honneurs impériaux.

— On annonce que le sultan Hussein, chef de la rébellion arabe contre les Turcs, présidera la cérémonie du départ du tapis sacré pour la Mecque, qui aura lieu prochainement.

— La Foire de Leipzig, ouverte le 27 août, a été fermée brusquement. Les peaux et cuirs qui constituent les principaux articles de cette foire faisaient complètement défaut.

EN GRÈCE

Le manque de parole de la Bulgarie provoque des manifestations indignées.

ATHÈNES, 18 septembre. — La population de Mytilène, réunie en meeting, a voté une motion conjurant le roi d'adopter une politique nationale pour sauver la nation et le trône.

La population de Lemnos a adressé au roi un suprême appel l'invitant à s'incliner devant la volonté du peuple et à suivre la politique de M. Venizelos.

Le colonel Lelakis, actuellement à Salonique, rapporte que le commandant de la garnison de Cavalla, Hadjopoulos, a annoncé aux officiers que le maréchal Hindenburg assure que l'armée grecque était faite prisonnière à la suite des exigences de la Bulgarie.

M. Venizelos, en apprenant que le drapeau du régiment crétois de Cavalla était tombé aux mains des Bulgares, a versé des larmes.

La Patrie dit à ce propos que la Grèce déshonorée sera purifiée par ces larmes et apparaîtra prochainement immaculée.

La Patrie apprend que des officiers d'artillerie ont maltraité, dans une brasserie, des civils qui acclamaient M. Venizelos.

Les Bulgares ont armé les civils turcs de Cavalla

LONDRES, 18 septembre. — L'agence Reuter apprend de milieux bien renseignés que lors de l'occupation de Cavalla par les Bulgares ceux-ci armèrent la population turque locale avec des armes prises dans l'arsenal de la ville.

Le fait est très significatif en raison des assurances données par la Bulgarie à la Grèce d'après lesquelles l'occupation permanente n'était pas envisagée.

Un ancien ministre grec adjure le roi de chasser les Bulgares

ATHÈNES, 18 septembre. — M. Philaretos, ancien ministre de la Justice, fait publier, dans les journaux d'Athènes, une lettre ouverte où il adjure le roi de chasser les Bulgares du territoire hellénique ou de renoncer au pouvoir.

(Information.)

Le contrôle des télégraphes et téléphones à Athènes

ATHÈNES, 18 septembre. — Le ministre d'Angleterre s'est rendu aujourd'hui un peu avant midi au ministère des Communications. Il a présenté au ministre M. Negriz, lieutenant de vaisseau français, désigné pour diriger la commission de contrôle sur les télégraphes et téléphones d'Athènes.

Cette commission entrera en fonctions lundi prochain. (Radio.)

Nouvelles émeutes à Salonique

MILAN, 18 septembre. — On annonce que de nouveaux conflits ont éclaté à Salonique entre les troupes de la 11^e division grecque et les gendarmes crétois. (Radio.)

La conquête des colonies allemandes

LONDRES, 18 septembre. — Communiqué officiel. — Les deux premiers ports de la colonie allemande, Lindi et Mikindani, ont été occupés par nos troupes. Les Allemands se retirent de ces deux endroits vers l'intérieur.

Les doléances de la presse allemande

AMSTERDAM, 17 septembre. — La Gazette populaire de Cologne, commentant les opérations dans l'Afrique orientale allemande, écrit :

« Un des drames les plus émouvants de ce conflit gigantesque semble approcher de sa fin. Le peuple allemand déplorera la perte de sa dernière colonie. »

« Il n'est pas exagéré de dire que l'Afrique orientale était la colonie la plus capable de développement parmi toutes les colonies allemandes. »

« En dehors de sa valeur purement économique, sa situation géographique est du plus grand prix pour l'Empire britannique. »

Le journal fait également ressortir l'importance de l'Afrique orientale au point de vue de la voie ferrée du Cap au Caire.

La victoire anglaise sur la Somme

Les combats des 15 et 16 septembre

(OFFICIEL)

Les derniers rapports parvenus permettent de donner un compte rendu plus détaillé de la bataille des 15 et 16 septembre.

L'attaque s'est déclenchée le 15 à 6 h. 20 sur le front Bois de Leuze-Pozières. Les positions ennemies comprenaient trois lignes de tranchées reliées entre elles par de nombreux boyaux. En avant de ces lignes se trouvaient différents postes pourvus de mitrailleuses, ouvrages et emplacements organisés. Les Allemands avaient, en outre, établi en arrière de ce système de tranchées qui est à environ 7.000 mètres de notre front, le long de la route Le Transloy-Bapaume, une quatrième ligne garnie de solides réseaux de fils de fer. Cet ensemble de défenses, complété par un millier de canons de tous calibres, nous opposait un obstacle formidable.

Notre infanterie, soutenue par les autos blindées nouveau modèle, s'est immédiatement portée à l'assaut sous la protection du tir de barrage de l'artillerie. La première ligne allemande fut de suite enlevée tout entière sauf en deux points; sur la hauteur qui sépare Ginchy du bois de Leuze et au bois des Fourreaux. Contournant ces deux centres de résistance, nos troupes s'emparaient de Flers à 10 heures et se portaient en avant au-delà du village. Vers le même moment, nous arrivions aux abords de Martinpuich et de Courcellette qui tombaient entre nos mains au cours de l'après-midi. L'honneur de ces succès revient aux territoriaux du Northumberland et de Londres, aux divisions anglaises et écossaises de la nouvelle armée, aux Canadiens, aux Néo-Zélandais et à la Garde.

A notre droite, l'ennemi se maintenait sur les hauteurs au nord-ouest du bois de Leuze et nos efforts pour l'en déloger demeuraient infructueux. Au bois des Fourreaux, au contraire, les Allemands, pris par les deux flancs, commençaient à mettre bas les armes; à 11 heures, nous étions maîtres de tout le terrain.

Non seulement les hauteurs qui séparent l'Ancre de la vallée de Comblès se trouvaient ainsi entre nos mains, mais encore nous avions effectué une avance sensible sur la pente qui descend vers l'ennemi. Notre artillerie y trouva d'excellents observatoires lui permettant de prendre efficacement les Allemands sous son feu. Les autos blindées entamant bravement l'action détruisirent les mitrailleuses de l'ennemi et prenaient ses tranchées en enfilade lui infligeant de lourdes pertes et jetèrent le désordre et la démoralisation dans ses rangs.

Dans la nuit du 15 au 16 les Allemands, ayant à la hâte fait venir des renforts de tous les points de leur front, ont prononcé une contre-attaque. Leurs efforts, poursuivis pendant toute la journée du 16, n'ont abouti qu'à leur faire essuyer de nouvelles et lourdes pertes. Les Néo-Zélandais qui avaient dès le 15 atteint tous leurs objectifs ont été contre-attaqués avec une violence toute particulière. Non seulement ils ont conservé tous leurs gains, mais encore ils les ont augmentés en faisant subir à l'assaillant des pertes sanglantes.

Le 16 notre progression s'est accentuée particulièrement dans la direction de Lesbœufs. Parallèlement à ces opérations, les corps de la nouvelle armée développaient nos gains au sud de Thiepval avec autant d'habileté que de bravoure; ils enlevaient un certain nombre de tranchées et plusieurs centaines de prisonniers.

La bataille du 15 et du 16 a donné des résultats de grande importance. C'est le coup le plus rude porté jusqu'ici à l'ennemi par les armées britanniques. La dépression morale qu'il produira chez l'adversaire a une importance encore plus grande peut-être que la conquête des hauteurs dominant les positions de l'ennemi et la capture de 4 à 5.000 prisonniers.

Depuis le 1^{er} juillet, les forces britanniques ont, à elles seules, mené la bataille sur le front de la Somme contre 35 divisions allemandes, dont 29 ont dû être retirées, épuisées après leur défaite.

Au cours de la semaine dernière, nos lignes n'ont pas été franchies dans la zone de la bataille par plus de 14 avions ennemis, tandis que nos aviateurs exécutaient de 2 à 3.000 vols de l'autre côté des lignes allemandes.

Communiqué belge

Rien d'important à signaler sur le front de l'armée belge.

La vaillante armée serbe poursuit son avance victorieuse en Macédoine



UN 75 EN ACTION



OFFICIERS ANGLAIS SERBE ET AUSTRALIEN



MITRAILLEURS EN POSITION



OFFICIERS SUIVANT
LES ÉVOLUTIONS DE LEURS TROUPES



AVANT UNE ATTAQUE UN COLONEL HARANGUE SES TROUPES



LES PREMIERS SOINS À UN BLESSÉ

L'avance serbe se poursuit en Macédoine. Le recul de l'armée bulgare du général Boyadjeff est surtout important à l'ouest du lac Ostrovo où nos vaillants alliés, après avoir franchi la rivière Brod, accentuent leur poussée dans la direction de Monastir, soutenus

à leur gauche, par des contingents composés de Russes et de zouaves français. Après avoir déblayé la plaine de la Bistritza, la courageuse petite armée vient d'enlever Florina. Son aile droite continue à progresser sur le Kaïmakcholan.

Ayuntamiento de Madrid

IL N'Y A PAS UN SIÈCLE !

Une page de l'histoire grecque
que les Grecs ont oubliée

C'était en 1827. La garnison de l'Acropolis, réduite à la dernière extrémité, venait de capituler. La Morée, ravagée par Ibrahim, n'était plus qu'un désert. Malgré les brillants exploits de Botzaris, de Miaoulis et des vaillants philhellènes français Delaroche et Fabvier, l'insurrection grecque semblait vaincue.

A l'appel des poètes romantiques, la France s'enthousiasma pour ces patriotes grecs que grandissaient nos souvenirs classiques. A l'étranger, l'opinion publique entraîna également les gouvernements, et la diplomatie, jusque-là hésitante, intervint pour faire une Grèce autonome.

La Porte ottomane résista. Cent vingt bâtiments de guerre et de transport, turcs et égyptiens, chargés de troupes et de munitions, étaient réunis à Navarin pour achever les Grecs.

Le 20 octobre, à une heure de l'après-midi, les escadres française, anglaise et russe entrèrent dans ce port. L'amiral anglais Codrington était en tête sur l'*Asia*, suivi de l'*Albion*, du *Ginno* et de deux frégates, le *Dartmouth* et le *Talbot*. Ensuite venaient la *Sirène*, portant le pavillon de l'amiral de Rigny, les vaisseaux français le *Scipion*, le *Tri-dent*, le *Breslau*, la frégate l'*Armide* et deux goélettes; enfin, la flotte russe, composée de quatre vaisseaux et de quatre frégates, commandée par l'amiral Heyden qui avait son pavillon sur l'*Azoff*.

La flotte turco-égyptienne formait une triple ligne d'embossage disposée en fer à cheval dont les extrémités étaient appuyées sur l'île de Sphactérie et la citadelle de Navarin. On voyait les Turcs à leurs pièces, mèche allumée.

La *Sirène* mouilla à portée de pistolet de la frégate turque l'*Izania*, de 64 canons. L'amiral de Rigny hélait au porte-voix le commandant de cette frégate avec laquelle il était vergue à vergue, lorsque deux coups de canon parlèrent qui tuèrent un homme sur la *Sirène*. En même temps un pilote anglais était tué à bord d'une embarcation qui se dirigeait en parlementaire vers le vaisseau amiral turc. Aussitôt le combat s'engagea et devint général. A 5 heures du soir, la première ligne des Turcs était entièrement détruite et l'*Izania*, rasée comme un ponton, prenait feu et sautait avec un fracas épouvantable, couvrant la *Sirène* de ses débris. A 5 heures un quart, la canonade durait encore au centre et vers l'île de Sphactérie, mais bientôt elle cessa et, à la fin de l'action, la flotte turco-égyptienne n'existait plus. Quatre-vingt-dix ou cent bâtiments, tant vaisseaux que frégates, corvettes et bricks, avaient été détruits ou coulés. Le reste s'était jeté à la côte ou avait été incendié par les Turcs.

Dans ce combat contre des forces bien supérieures en nombre, les vaisseaux français, anglais et russes, firent preuve de la plus noble émulation. C'était à qui se porterait avec le plus d'ardeur au secours d'un allié en danger. L'*Azoff* dut son salut au *Breslau*, et la *Sirène*, mise en grand péril, par les brûlots turcs, fut sauvée par les canots du *Dartmouth*.

Mais ce qui fut sauvé surtout par cette mémorable bataille de Navarin, c'est l'indépendance grecque qui eût été irrémédiablement perdue sans l'intervention des vaisseaux des trois puissances.

Ils sont là encore aujourd'hui, les vaisseaux français, anglais et russes. Ils luttent, non plus seulement pour l'indépendance de la Grèce, mais pour l'indépendance du monde entier. En face d'eux, avec les Allemands, sont les Turcs et Bulgares, leurs valets, ennemis héréditaires de l'hellénisme. Et pendant que leurs frères épouvantés fuient l'envahisseur toujours cruel, des Grecs, qui ne descendent pas de Léonidas, marchandent leur honneur et leur épée.

N'est-ce pas l'heure de répéter après Horace :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

C'est sur les Grecs que retombent toutes les folies des rois.

G. Dagnaud.

Les douzièmes provisoires

La Chambre discutera cet après-midi le projet de douzièmes provisoires affectables au dernier trimestre de l'année 1916.

Les crédits proposés s'élèvent à 8.345.641.591 francs pour le budget général et à 786.587.067 francs pour les budgets annexes.

Dans le rapport qu'il présente à la Chambre au nom de la commission du budget, M. Raoul Péret montre, par les chiffres suivants, la progression des dépenses, militaires et autres, depuis le début des hostilités :

Depuis le début de la guerre, les dépenses militaires se sont donc élevées à 50.847.465.391 fr.; les dépenses autres à 13.104.555.798 francs, ce qui donne un total de 63.952.021.189 francs.

TRIBUNAUX

Un éloge de la folie

Léon-Maurice Laporte, vingt-sept ans, était condamné, le 27 octobre 1914, à six mois d'emprisonnement pour tentative d'escroquerie. Sur sa promesse de contracter un engagement dans l'armée, on lui consentit successivement deux sursis à l'exécution de sa peine. Mais, au lieu de s'engager, Laporte loua un bureau chez M. Joffrin, fabricant de bronzes, 48, rue Saint-Sébastien. Une fois installé dans la place, il se mit en devoir de voler quotidiennement des marchandises à M. Joffrin. On évaluait à plus de 20.000 francs la valeur des objets volés. Puis, à l'aide d'un faux nom et d'une fausse adresse, il se fit remettre par une dame Vernière des marchandises qu'il « oublia » de payer.

Son défenseur, M. Doumer, ayant fait valoir que Maurice Laporte, réformé n° 2 en 1912, à la suite de la typhoïde, se livrait depuis cette époque à des actes insolites, M. Richard, juge d'instruction, chargea le docteur Marie, médecin aliéniste, d'examiner Laporte au point de vue mental.

Le patricien déclara que l'inculpé était un *minus habens* marqué, que ses camarades de chambrée, à Longwy, appelaient « le fou ».

« En réalité, dit-il, Laporte est un déséquilibré par arrêt de développement et débilité congénitale. Il est regrettable que la réforme prononcée avant la guerre n'ait pas permis une meilleure utilisation de ses aptitudes spéciales. »

« Nous estimons que Laporte peut être considéré comme ayant agi sans discernement et doit être remis à la disposition de l'autorité militaire. »

L'affaire n'en venait pas moins, hier, devant la dixième chambre correctionnelle, présidée par le conseiller Hubert du Puy.

Après conclusions de M. Doumer, le tribunal a désigné MM. Vallon, Rogues de Fursac et Bonnel, médecins experts, pour procéder à un nouvel examen mental de Laporte.

Diront-ils qu'un homme qui ne peut rendre compte de ses actes à la justice peut contribuer utilement à la défense de son pays ?...

Le drame de Triel en conseil de guerre

Le lieutenant Robert Picq comparaitra aujourd'hui devant le troisième conseil de guerre, sous l'inculpation d'avoir tenté de donner volontairement la mort, crime prévu et puni par les articles 295, 301 et 2 du Code pénal.

On se souvient du drame qui se déroula le 7 juin dernier à Triel (Seine-et-Oise). Le lieutenant Picq tira sur Mlle Marthe Esther quatre balles de revolver. Un projectile atteignit la jeune femme en pleine poitrine, et une deuxième balle lui fracassa le poignet droit.

Récemment, au cours d'une confrontation dans le cabinet de M. Bourdeaux, juge d'instruction, Mlle Esther lança un bol de vitriol dans la direction de l'officier. Il fut légèrement atteint, ainsi que les deux inspecteurs de la Sûreté qui l'accompagnaient. Mlle Esther fut mise en état d'arrestation.

C'est M. Antony Aubin qui présentera la défense du lieutenant Picq, et le lieutenant Wattine occupera le siège de commissaire du gouvernement.

Les débats sont inscrits pour deux audiences, et l'on s'attend à des incidents.

Une nouvelle donation
de M. Rodin

M. Auguste Rodin a complété par une nouvelle donation les dispositions qu'il a prises à l'égard de ses œuvres et de ses collections. Par un acte qui date du 13 septembre dernier, c'est-à-dire passé la veille du jour où la Chambre acceptait, à la presque unanimité de ses votants, sa première donation remontant au 1^{er} avril, l'illustre sculpteur abandonne à l'Etat français :

1° Tous les ouvrages d'art, sans aucune exception, soit de sa main, soit de toute autre provenance, qui sont sa propriété et n'ont pas été compris dans l'acte précédent, et plus spécialement ses œuvres personnelles : marbres, bronzes, terres cuites et dessins; 2° tous ses écrits, manuscrits ou imprimés, inédits ou non, avec tous droits d'auteur y afférents, ainsi que tous ses droits d'auteur sur la reproduction par l'image de ses ouvrages artistiques, sous cette réserve toutefois, comme dans l'acte précédent, que M. Rodin gardera, sa vie durant, la jouissance de ces droits.

M. Rodin, dans le cas où il userait de ce privilège, s'engage à n'accepter aucune commande et à ne signer aucun traité pour la reproduction, l'édition, l'emprunte et le moulage de ses œuvres sans en avoir reçu l'agrément du Conseil d'administration du musée ou, si ce dernier n'était pas encore constitué, du ministère des Beaux-Arts.

Néanmoins, tous les droits qui n'auraient pas été touchés par M. Rodin au moment de son décès, bien qu'échus et exigibles, ne feraient point partie de sa succession et appartiendraient en toute propriété à l'Etat.

L'inventaire joint à l'acte porte sur plusieurs centaines de pièces, parmi lesquelles figurent quarante marbres, vingt-huit bronzes, cent onze terres cuites, trois cents aquarelles, quarante dessins et trente-neuf albums renfermant onze cent soixante croquis.

M. Rodin a manifesté en outre l'intention de laisser à l'Etat sa maison et son atelier de Meudon où resteraient exposés les moulages et les grands plâtres qui ne pourraient trouver place dans l'hôtel Biron.

Les "vient de paraître"

Les Allemands à Lille et dans le Nord de la France, document publié par le ministère des Affaires étrangères (chez Hachette).

Et document de toute première importance. C'est, ni plus ni moins, la note adressée par le gouvernement de la République française aux gouvernements des puissances neutres sur la conduite des autorités allemandes à l'égard des populations des départements français occupés par l'ennemi.

Terrible et juste réquisitoire qui achèvera d'édifier le monde sur le caractère sauvage de la guerre que l'Allemagne a déclenchée et qu'elle mène encore, dans toute son horreur, à la veille de la défaite.

L'Allemagne ennemie de l'hellénisme, par GEORGES ARGYROPOULO (préface de Maurice Barrès et lettre d'Alfred Croiset), chez Jouve.

Le correspondant à Paris du journal venizeliste *Ethnos* rassemble sous cette couverture une série d'études politiques d'un intérêt majeur, en ce moment surtout où l'âme hellénique traverse une période d'une psychologie si complexe et si douloureuse. L'essentiel du livre tient en ce qu'y sont dévoilés avec une rare clarté tous les périls du pangermanisme pour la terre d'Hellas. Les opinions de grands Français publiées, *passim*, touchant cette redoutable plaie, soulignent à souhait la gravité des circonstances, les trop fréquentes erreurs de la politique grecque et les devoirs qu'impose au pays de Solon, de Périclès et de Phidias le moderne et rationnel achèvement de son histoire.

La Mentalité allemande et la guerre, par PAUL GAUTIER.

Dédié à un héros, cet excellent ouvrage en 117 feuillets suffirait, comme témoignage écrasant au procès de l'âme germanique, pour qu'une condamnation éternelle fût prononcée, et sans sursis. Nos poilus rendent un jugement définitif, jour sur jour, par les armes. Par ailleurs, au tribunal des historiens, le « Boche » s'entend flétrir. Voici un réquisitoire formidable. Après l'avoir lu, qui ne conclurait au châtiment le plus rigoureux, aux plus sévères représailles du monde contre les Bonnot d'outre-Rhin ?

Essai sur l'histoire du vers français, par HUGO P. THIENNE, de l'Université de Michigan (préface de M. Gustave Lanson).

L'éminent auteur d'un célèbre ouvrage : le *Guide bibliographique de la Littérature française de 1800 à 1906*, offre aujourd'hui à notre pays une bibliographie raisonnée de l'histoire de la versification française. Ne cherchez pas en cette œuvre importante uniquement que de l'érudition : originalité, finesse, ampleur des points de vue, concepts personnels y ouvrent au lecteur des horizons où il reste libre de juger par lui-même. C'est là un grand art superposé à une science parfaite. C'est aussi un précieux hommage rendu au génie de la France, et rien ne peut nous être plus sensible que de nous le voir décerner, en si nobles termes, par l'un de nos plus fidèles et clairvoyants amis.

Fleurs de sang, poèmes de guerre, par G. GUÉRIN-CHOUDEY.

M. Guérin-Choudey fut blessé : saluons sa vaillance. C'est sans doute qu'il fut aussi audacieux devant l'Allemand que devant l'alexandrin. Il écrit :

Pourquoi, masque étrange et rêveur, es-tu poète ?

C'est là une coupe qui, nous le savons, a ses partisans, mais qui tout de même n'est pas sans prouver une certaine hardiesse. Au reste, ces licences sont rares dans sa plaquette, et il faut, pour être juste, reconnaître que tels poèmes n'y manquent pas de générosité.

Questions balkaniques, par JEAN CVILIC, professeur à l'Université de Belgrade.

Enfin voilà donc un Serbe qui parle des Balkans avec lucidité et en connaissance de cause. Cela nous change de quelques Occidentaux. M. Cvilic, qui, en son œuvre, a le grand mérite de rester impartial même pendant que sa patrie saigne le meilleur de son sang, sonde froidement la question d'Orient et, de ses bas-fonds, remonte d'utiles lumières, voire des solutions. Dire cela, ce n'est pas faire un banal éloge de son travail.

L'Esprit satirique pendant la guerre, préface d'ARSENÉ ALEXANDRE.

Aussi nombreuse que de bonne qualité, la caricature de guerre a ajouté à nos journaux, depuis août 1914, le sourire de la foi au récit des événements sombres ou glorieux.

En très grande quantité, choisis parmi les mieux inspirés, sont réunis ici des dessins satiriques, joyeux ou vengeurs, signés d'artistes connus par la fécondité de leur verve. Plaisant recueil, en vérité, et qui eût été tout à fait complet si l'on n'y avait fâcheusement oublié le Ruffet d'aujourd'hui, Bernard Naudin.

La République victorieuse, par HENRI CHARDON, conseiller d'Etat.

Il faut que, avant dix ans, la France soit aussi grande dans la paix qu'elle vient d'être grande dans la guerre, estime l'auteur. C'est de première nécessité si elle ne veut être mangée, cette fois, « pour de bon ». Il ne faut pour cela que mettre la responsabilité et l'initiative à la base de nos institutions administratives et développer chez nous l'esprit d'organisation. Ainsi conclut cette brochure, curieusement prophétique, dont toute la première partie met en présence, en un robuste haut relief, l'Allemand agresseur et la Sainte-Alliance des Peuples.

Le Coupe-Papier.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIER
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactyl, Langue etc

LES CONTES D'EXCELSIOR

Bouyssol le Marin (1)

II
LE CANON

Pendant que l'on réparait le *Roussillon-V*, à Malte, j'eus la bonne fortune de devenir l'ami de son commandant, l'illustre Bouyssol. Il tenait ordinairement ses assises chez Capitano, un marchand de cigarettes dont la tranquille boutique garnie de profondes banquettes de cuir s'agrémentait d'un petit office tout brillant de bois vernis et de gobelets de cristal, où un barman diligent apprêtait religieusement des mixtures. C'est un endroit essentiellement « naval », peu connu des officiers français, habitués de l'Union Club dont les vastes salles voient passer tous les états-majors des armées d'Orient. Mais Bouyssol, où qu'il soit, sait découvrir les bons endroits qui, loin de la banalité des lieux officiels de réunion, ont de la couleur locale, de l'intimité, et d'où l'on voit « par en dedans », comme il dit, un milieu.

Il passait là de longues heures, accablé dans une encoignure, non loin du comptoir où Capitano débitait ses boîtes de cigarettes. Tout ce qu'il y avait de notable et d'intéressant dans la marine anglaise séjournant ou passant à Malte, depuis l'amiral jusqu'aux jeunes lieutenants, défilait là. Et chacun s'arrêtait pour parler quelques minutes avec Bouyssol, dont la renommée grandissante venue des Dardanelles avait franchi l'archipel et la mer Ionienne sur les vaisseaux de Sa Majesté et était arrivée avant lui dans la capitale navale de la Méditerranée.

Immanquablement, on lui demandait des nouvelles de « son canon ». Il y a peu d'objets sur la terre qui aient provoqué autant de gaieté que ce fameux canon de 37 ^{m/m} du *Roussillon-V*, qui, de toute la marine française, aurait eu le plus d'occasions de tirer dans cette guerre s'il avait eu seulement une portée un peu plus longue que celle du javelot d'Ulysse. Un tel sujet exploité par la verve de Bouyssol était d'autant plus irrésistible qu'il était parfaitement patent que le *Roussillon-V* s'était toujours comporté comme s'il portait la plus puissante artillerie du monde, et les nombreuses cicatrices, les nombreux emplâtres de tôle de sa glorieuse coque attestaient qu'il n'avait jamais rien négligé pour arriver à portée utile de son dérisoire joujou.

Or, il avait été enfin décidé, en principe du moins, que ce fameux canon de 37 ^{m/m} serait remplacé à Malte par un canon de 47. Mais il y avait des difficultés administratives infinies. Chaque jour, Bouyssol arrivait chez Capitano avec le récit d'un nouvel embarras. Cela jusqu'au soir où on lui vit une figure lugubre, et où il répondit d'une voix cavernueuse à l'ordinaire question par ces seuls mots : « Il n'y en a plus ! »

« Oh ! vraiment ! » s'exclamaient les officiers. Et ils s'en allaient d'une seule traite sur l'Esplanade fleurie qui, d'une hauteur de cent pieds, domine le port. De cet observatoire, ils comptaient du bout de leur canne les petits canons qui garnissaient les passerelles et les superstructures des navires français à l'ancre — il y en avait quelques-uns, alors, à Malte. Et puis en revenant prendre une cigarette sur le comptoir de Capitano, ils disaient à Bouyssol, sur un ton d'humour funèbre, et comme accablés par l'évidence :

— Réellement ! Nous n'en avons compté que cent trente-huit dans le port !

Le lendemain, Bouyssol ne parut pas. On apprit que le *Roussillon-V*, au moment même où sa réparation s'achevait, avait été expédié vers l'île de Pentellaria, autour de laquelle un sous-marin boche faisait des ravages. Des jours passèrent avant qu'il ne revint.

Nous étions inquiets de lui. Un cargo anglais arrivé à Malte rapportait qu'il avait assisté de loin à une canonnade entre un gros sous-marin allemand et un petit bateau bizarre dont le signallement correspondait assez à celui du *Roussillon-V*. Qu'était-il advenu de notre ami dans cette lutte entre son canon de 37 et le canon de 100 ^{m/m} du Boche ? « Bouyssol s'en tirera toujours ! » affirmaient avec confiance la plupart. Au fond, nous le croyions tous. Malgré tout, ce fut un soulagement lorsque la nouvelle courut, entre la boutique de Capitano et l'Union Club, que la vigie de l'Auberge de Castille signalait le *Roussillon-V* dans la passe. Peu après, nous guettions du haut de l'Esplanade l'entrée dans le port du vaillant petit bateau. Avec des jumelles,

on apercevait dans sa coque quelques nouveaux trous d'obus.

Ce soir-là, Bouyssol arriva, furieux, chez Capitano.

— Cet animal de Boche, criait-il, m'a fait la spirale logarithmique ! Sorti de l'eau à quatre ou cinq mille mètres de moi, il a, pendant des heures, maintenu sa distance en faisant sur moi une école à feu. J'avais beau tenir le cap sur lui et marcher à toute vitesse — oh ! je suis sûr qu'à certains moments nous avons dû dépasser huit nœuds ! — il gardait toujours du large. Je pensais bien que viendrait un moment où il aurait vidé sa soute. C'est ce qui a dû arriver en effet. Mais alors il a plongé tranquillement et je ne l'ai plus revu. Je l'ai cherché deux jours encore. Ah ! ouais ! il devait être loin... Mais j'en ai assez, maintenant !

Et son poing velu s'abattait sur la petite table vernie où les gobelets de cristal dansaient une sarabande :

— Puisqu'ils m'ont pas de canon de 47 ^{m/m} à me donner, j'en demande un de 140. Le pont du *Roussillon-V* est solide, il peut porter ça. Et quand même il y aurait quelques cornières arrachées dans le tir, qu'est-ce que ça peut faire si on a envoyé un Boche par le fond ? Et ça vaut toujours mieux que d'y aller soi-même sans avoir pu rien faire.

En vain, nous le supplions de ne pas faire cette demande. Nous comprenions tous qu'une fois encore Bouyssol venait de mériter une citation et qu'il allait, derechef, tout gâter par quelque algarade. Mais il sortait son carnet, nous montrait le plan de la structure du pont de son bateau, les épaisseurs mesurées, le calcul de la résistance, et concluait :

— Pourquoi ne ferais-je pas cette demande ? Elle est tout ce qu'il y a de plus raisonnable, de plus modéré, de plus justifié !

Le malheur pour Bouyssol fut, à ce moment, d'être entouré d'Anglais, gens positifs, enclins à voir les choses en valeur absolue sans tenir compte des contingences. Ils finirent par lui donner raison. Combien je regrettais alors de ne pouvoir l'entraîner à l'Union Club où des officiers d'état-major français lui eussent, d'une phrase ironique et condescendante, fait comprendre ce qui allait arriver. Mais Bouyssol se prétendait intimidé par le Grand Corps, bien que, en réalité, il fût aussi honorablement connu chez les Français que chez les Anglais.

Il rédigea donc congrument sa demande, en termes clairs et formels, avec plans, épaisseurs, calculs, résumé des circonstances où l'insuffisance du célèbre canon de 37 s'était démontrée. Nous l'avons tous lue, car elle est restée une soirée sur la petite table vernie du coin de la boutique à Capitano. Tout survenant y jetai les yeux et la voyais traversée dans la marge d'une écriture rageuse, qui proclamait :

« Mauvaise plaisanterie qui vaudrait à son auteur une punition disciplinaire s'il ne venait pas de se distinguer par son énergie à poursuivre un sous-marin ennemi fortement armé, circonstance qui plaide l'indulgence en sa faveur. »

Bouyssol, des deux mains appuyé au divan, le dos au mur, la casquette en arrière, fumait avec un sourire désabusé. Il ne disait rien, mais aux exclamations, aux interrogations, il ne répondait que par un haussement des paupières, qui voulait dire :

— Voilà ! C'est ainsi !

A. Larisson.

DANS LA MARINE

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements suivants : les capitaines de frégate Le Do, du croiseur cuirassé *Latouche-Tréville*; Copi, du torpilleur d'escadre *Dunois* et de la 2^e escadrille de torpilleurs d'escadre de la Manche; le lieutenant de vaisseau Girarde, du torpilleur d'escadre *Javeline*.

Promotions. — Sont promus, dans la réserve du corps de santé de la marine : au grade de médecin en chef de 1^{re} classe, le médecin en chef de 2^e classe Quédec; au grade de médecin en chef de 2^e classe, le médecin principal Piton.

« Les difficultés sont grandes »
dit le maréchal Hindenburg

GENÈVE, 18 septembre. — Dans une interview publiée par le *Berliner Tageblatt*, le maréchal Hindenburg, retour du front ouest, parle de la rude tâche des Allemands dans l'Ouest et déclare que ce qu'il leur reste à faire est encore plus pénible.

« On peut, quand on doit, dit-il; la volonté crée le chemin. Il faut trouver ce chemin et le suivre jusqu'au bout avec énergie en acceptant les conséquences. Les difficultés sont grandes, mais nous avons des raisons d'espérer que nous serons victorieux. »

Petite gazette de la Comédie

De la réouverture du vendredi 1^{er} septembre à la soirée de demain mercredi 20, la Comédie-Française aura donné 22 représentations (17 soirées et 5 matinées). Or, non seulement elle n'a pas affiché deux fois le même spectacle pendant ces vingt jours, mais elle n'a pas représenté deux fois la même pièce ! Constatons ce fait est le plus bel hommage que l'on puisse rendre aux Sociétaires et à l'Administrateur.

Vendredi 15 septembre, avant Mlle de la Seiglière, Roger Gaillard et Mlle Y. Ducos jouent ou plutôt disent pour la première fois *La Nuit de Mai* d'Alfred de Musset. Roger Gaillard s'acquitte fort bien d'une tâche aisée; sa partenaire qui supporte presque tout le poids du poème n'a pas encore assez de puissance pour conserver à la Muse la vigueur d'accent nécessaire; elle n'a sans doute pas assez répété le rôle pour en nuancer les détails; l'ensemble de l'interprétation de Mlle Ducos n'en demeure pas moins agréable grâce à de douces inflexions d'une voix harmonieuse.

Samedi, la *Mégère apprivoisée* est précédée de la première représentation d'une saynète de M. Marcel Girette : *Le Passe-Montagne*. M. Girette a déjà fait jouer un acte à la Comédie : *Sans lui*, qui, maintenu au répertoire du 16 mars 1903 à 1909, n'eut pas moins de 29 représentations. *Le Passe-Montagne* avait été donné à une ou deux représentations à bénéfice. Aimable ornement d'un gala de quartier ou d'arrondissement, le morceau paraît bien menu dans le cadre de la Comédie-Française. La fable ravira les gentils lecteurs de Berquin; jugez plutôt : on annonce à une jolie jeune fille — presque une fillette — la visite d'un soldat. C'est un jeune homme qui a trouvé dans un passe-montagne une lettre chaleureuse adressée au « Cher petit soldat inconnu » qui recevrait ce cadeau. Le billet n'était signé que d'un prénom : Marguerite; mais Octave, notre élégant guerrier, — avocat « dans le civil » — a su découvrir l'identité et le domicile de la donatrice. A peine les deux jeunes gens ont-ils échangé quelques paroles voilà qu'un sentiment profond naît dans leurs cœurs. Octave repart le soir même pour le front; mais il remporte son passe-montagne après l'avoir fait essayer par Marguerite; et, s'il revient, il épousera la jeune fille qui, comme un premier gage, lui a permis de prendre sur son front un respectueux et chaste baiser... Le public a rappelé deux fois Mme Huguette Duflos, exquise d'ingénuité souriante et de saine franchise, et Numa, simple, sobre et sincère. Comme quelques spectateurs insistaient pour un troisième rappel, Numa a cru devoir « annoncer » l'auteur dont le nom, pourtant, figurait sur l'affiche; mais alors les bravos, toujours courtois, sont devenus plus discrets. Quant à moi, en regardant les personnages du *Passe-Montagne*, je pensais qu'ils fourniraient un gracieux sujet d'illustration pour le couvercle d'une boîte de bonbons d'un confiseur à la mode.

Je n'ai revu que le premier acte de *La Mégère apprivoisée*; le lendemain dimanche j'arrive à la matinée à la fin du deuxième acte du *Mariage de Figaro* au moment où la salle entière acclame Mlles Cécile Sorel, Leconte et Cerny. J'aperçois des fleurs sur le théâtre; on me dit que les roses ont été jetées à Mlle Leconte après la romance de Chérubin, tandis que, au baisser du rideau, Mlles Sorel et Cerny ont reçu de ravissants bouquets. A la bonne heure ! Ces manifestations célébrant la grâce et le charme de nos comédiennes françaises qui, au début du vingtième siècle, nous font respirer dans toute sa fraîcheur une des plus éblouissantes créations du dix-huitième, toujours plus jeune en dépit des révolutions et des guerres qu'elle traversa, ces manifestations-là sont bien faites pour réjouir les cœurs vraiment français parce que nous devons plus que jamais défendre et glorifier tout ce qui contribue à maintenir la TRADITION FRANÇAISE.

Dimanche soir le spectacle commença par le *Stradivarius*. La très amusante farce de M. Max Maurey fut créée à la Comédie le 29 juin 1909 avec Féraudy, Cruné, Numa et Hamel. Le 20 janvier 1913 Granval succède à Féraudy dans *Flure* que Denis d'Inès joue pour la première fois à Paris — il a tenu ce rôle récemment en Suisse — ce 17 septembre 1916, à la trentième représentation du *Stradivarius*. Denis d'Inès toujours habile à composer un personnage a dessiné une très amusante silhouette; mais il n'y a pas chez lui — pas encore du moins — ce fond de souffrance résignée, à peine perceptible pour ne point attrister une réjouissante pièce, mais assez « indiquée » chez Féraudy, pour excuser le procédé peu délicat du déplorable *Flure*. Cruné et Numa sont toujours parfaits dans l'antiquaire et le « comte » Krabs. Allieux présente un amateur d'une naïve et touchante bonhomie.

Silvain fait ensuite dans *Le Père Lebonnard* une rentrée triomphale.

Emile Mas.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé.....	4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux.....	1 fr. 75
Par poste, recommandé.....	2 fr. 30

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — L'Opéra-Comique donnera, au bénéfice des Croix-Rouges franco-russes, demain mercredi, à 4 h. 30, une matinée-concert avec le concours de Mme Kousnezoff, qui partira le lendemain pour la Russie.

Au Gymnase. — La répétition générale de la nouvelle pièce, *L'Attoque*, sera probablement donnée au cours de cette semaine.

CINEMAS

UN GRAND SUCCES AU GAUMONT-PALACE

Les déconcertantes évolutions de la troupe Ben Mohamed, l'habile fantaisie de Levesque dans les *Fiançailles d'Agénor*, et l'intérêt saisissant du grand film *Les Poilus de la 9^e*, applaudi chaque soir à tout rompre, expliquent les très gros succès du programme actuel du Gaumont-Palace.

Se hâter des à présent de retenir toutes places au bureau de location, 1, rue Forest. Tél. : Marc. 16-73.

MARDI 19 SEPTEMBRE

Comédie-Française. — 8 h., *L'Aventurière*, *Shylock* (4 tableaux).

Opéra-Comique. — 7 h. 30, *la Traviata*, *Dances espagnoles*, ballet de Lakmé.

Odéon. — 7 h. 30, *la Jeunesse des mousquetaires*.

Athénée. — 8 h. 30, *Un fil à la patte*.

Bouffes-Parisiens. — 8 h. 30, *le Veilleur de nuit* (Sacha Guitry, Ch. Lysès).

Gymnase. — 8 h. 30 et à 8 h. 30, *le Great Raymond*.

Nouvel Ambigu. — 8 h. 30, tous les soirs (mat. dimanche et jeudi), *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — 8 h. 30, *les Oberté* (mat. jeudi et dimanche).

Th. Michel. — 8 heures, *Bravo!*

Palais-Royal. — 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Th. Sarah-Bernhardt. — 8 h. 30, *Fregoli*, *Pépita*.

Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, *Ca gaze*.

Cluny. — 8 h. 30, *le Père la Pudeur*.

Théâtre Impérial. — 8 h. 15, *la Leçon de danse*; *la Légende d'Aïolos*.

Renaissance. — 8 h. 30, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Variétés. — 8 h. 30, *Tout avance*.

Théâtre Réjane. — *L'armée anglaise combattant en France*, 2 fois par jour, 14 h. 45 et 20 h. 30. Dim., 2 mat. : 14 h. 15 et 16 h. 30. Places à partir de 1 fr. Demi-tarif ttes représent. pour soldats et enfants.

Vaudeville. — 8 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*, Paris pendant la guerre (grande revue cinématographique).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — 2 h. 1/2 et 8 h. 1/2 : Mac Norton et 15 vedettes et attractions. *Un petit Béguin* (sketch).

Gaumont-Palace. — 8 h. 20, *les Poilus de la 9^e*. Avec les sports sur le front. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Pathé. — *Fille d'artiste*, *Colombie*; les *Exploits d'Elaine* (7^e épisode). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Réclamez-nous d'urgence

Les exemplaires d'Excelsior qui manquent à votre collection. Nous sommes en mesure de fournir à nos lecteurs tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914.

Joindre, par exemplaire demandé : Pour la France, année 1914, 0 fr. 20 ; année 1915, 0 fr. 15. Pour l'étranger, année 1914, 0 fr. 30 ; année 1915, 0 fr. 25.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 19 SEPTEMBRE 1916

L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

Puis elle me fait une belle révérence.

— Mam'zelle Huguette, je suis votre servante !

— C'est Pénélope ! fait mon oncle.

Et je salue Pénélope devinant que ce doit être la servante de la maison.

Mon oncle pénètre dans la villa ; je le suis. Pénélope ferme la marche. C'est d'abord un grand vestibule très clair, puis, à droite, la salle à manger, où le couvert est déjà mis.

— Pénélope, montrez sa chambre à mademoiselle.

— Si Mam'zelle Huguette veut me suivre...

Ma chambre est au premier. Je jette un cri, tant elle est jolie. Les murs sont tendus de cretonne claire ; par terre un beau linoléum, tout neuf ; j'ai un lit, une armoire à glace, une table de toilette, un petit bureau, des chaises, en pitchpin bien clair, bien ciré.

— Mam'zelle Huguette est contente ? fait Pénélope ; monsieur a fait venir tout cela de Lisieux. Monsieur est si heureux d'avoir Mam'zelle, il aime tant Mam'zelle !

Je regarde Pénélope, mais elle dit cela d'un air si convaincu...

Et je comprends que malgré son air bourru, dans le fond mon oncle m'aime bien. Mais ses

FAITS DIVERS

Drames du revolver. — Une dame Colon, née Mathilde Baudelin, âgée de trente-deux ans, demeurant rue Greuze, à Nanterre, a, au cours d'une discussion, tué d'un coup de revolver une chiffonnière, Clémentine Perrin, âgée de trente-huit ans, domiciliée également à Nanterre, 16, rue des Fontenelles.

La meurtrière, qui déclare s'être trouvée en état de légitime défense, a été arrêtée, et M. Frédérique, commissaire de police de la circonscription, a ouvert une enquête.

Vers midi, hier, un ouvrier boulanger, Henri Touzeau, âgé de trente-quatre ans, demeurant 8, boulevard National, à La Garenne-Colombes, et qui vivait depuis quelque temps séparé de sa femme, a tiré sur cette dernière deux coups de revolver.

La victime a été transportée, dans un état qui ne laisse aucun espoir, à l'hôpital Beaujon.

Henri Touzeau s'est constitué prisonnier.

Asphyxiée dans un incendie. — Hier matin, vers 9 heures, le feu s'est déclaré dans l'immeuble situé 13, rue Beaulieu.

Une locataire, Mme Eugénie Baronic, âgée de quatre-vingts ans, a été asphyxiée par la fumée.

Septuagénaire écrasé. — Vers 4 heures, hier, dans l'après-midi, un homme, paraissant âgé de soixante-dix ans environ, vêtu d'un complet gris foncé et coiffé d'une casquette de jockey, a été renversé, en face du numéro 18 de la rue du Faubourg-du-Temple, par une voiture de livraison dont les roues lui ont passé sur le corps.

Il a été transporté sans connaissance à l'hôpital Saint-Louis.

La taxation des pommes de terre

L'application de la taxe a eu pour première conséquence de mettre sur le carreau des Halles le cours du demi-gros au-dessus du prix fixé pour le détail, tout au moins pour certaines variétés, telles que la ronde jaune, vendue au demi-gros 20 francs les 100 kilos et taxée 0 fr. 35 les 2 kilos. Les marchands détaillants ne se sont donc approvisionnés que d'une façon extrêmement restreinte et seulement pour satisfaire quelques-uns de leurs meilleurs clients. Quant aux autres, ils ont manifesté leur intention de ne plus vendre de pommes de terre.

Communiqués

Il vient de se fonder une Association Corporelle des Ecrivains Français, dont le but, uniquement pratique, est la diffusion des œuvres littéraires d'écrivains nouveaux. L'association publiera des catalogues d'ouvrages recommandés ; ces catalogues seront envoyés aux amateurs de livres connus des membres de la société.

Des bureaux littéraires indépendants assureront les rapports de l'association avec les pays étrangers.

Les premiers membres de l'Association Corporelle des Ecrivains Français sont :

Mmes Aurel, Marguerite Burnat-Provins, M. Guillaume Apollinaire, Barzun, André Billy, Canudo, Blaise, Cendrars, Guy-Charles Gros, Fernand Divoire, Louis Mandin, Eugène Marsan, Alexandre Mercereau, O. W. Milosz, Francis de Miomandre, Eugène Montfort, Edmond Pilon, Georges Polti, André Salmon, André Spire, Henri Srebnitz, Jérôme et Jean Tharaud, Charles Vildrac, Sébastien Violel.

La Société Anonyme d'Appareils de Prothèse, 40, rue de la Pépinière, Paris, expose, de 2 à 4 h., sa nouvelle **JAMBE AMERICAINE**, qui fonctionne comme une jambe naturelle à l'insu de l'amputé.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le capitaine W. D. Mac Dougall, le nouvel attaché militaire à l'ambassade des Etats-Unis à Londres, est arrivé à Londres, où il remplacera le commandant Symington, dont la mission est terminée.

INFORMATIONS

— Le marquis de Laguche, ancien attaché militaire à l'ambassade de France en Russie, et la marquise de Laguche, née d'Arenberg, sont attendus à Paris, venant de Pétrograd.

— Le général de brigade lord Brooke, fils aîné du comte de Warwick, a été blessé sur le front et transporté à Londres, dans un hôpital. Lord Brooke, qui est âgé de trente-quatre ans, commande une brigade d'infanterie canadienne. (New-York Herald.)

BIENFAISANCE

— S. M. le roi d'Angleterre donnera prochainement une matinée de bienfaisance, dans le grand parc de Windsor, à dix mille blessés.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de Mlle Yvonne Veilhan, fille de l'ingénieur des ponts et chaussées, ingénieur en chef de la Compagnie générale des Eaux, et de Mme Veilhan, avec M. Louis Fère, sous-lieutenant d'artillerie, sur le front, fils de l'administrateur délégué de la Compagnie de Vichy et de Mme, née de Bancelis de Prunyes.

— A Uzès vient d'être célébré, dans l'intimité, le mariage de Mlle Lise Vincent, fille du général commandant l'artillerie d'un corps d'armée, avec M. François Cormouls, caporal à l'état-major de la 59^e brigade, fils du directeur de la Banque de France à Nîmes.

NAISSANCES

— La baronne Jean de Saunhac, femme du lieutenant au front, vient de mettre au monde une fille, qui a reçu le prénom d'Yvonne.

— La comtesse Alfred de Guébriant, née La Grange, est mère d'un fils : Louis-Jacques.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Pierre Duhem, professeur à l'université de Bordeaux et membre non résident de l'Académie des Sciences, savant de la plus haute valeur ;

De M. François Leguennay, industriel à Alençon, vice-président et doyen du conseil général de l'Orne, décédé à quatre-vingt-deux ans ;

De Mme Guyon, née Le Dantec, veuve du membre de l'Académie des Sciences et du Bureau des longitudes ;

De Mme Georges Schall, infirmière-major à l'hôpital 227 (Dames françaises), décédée le 11 septembre ;

De l'adjudant Poncelet, du régiment de sénégalaïses, mort pour la France sous il faisait partie de l'administration d'Excelsior ;

De la vicomtesse de Borrell, née de Portalon de Sénas, décédée à Béziers, à soixante-quinze ans ;

De vicomte Raymond de Chabot, décédé au château de Villefort, à quatre-vingt-dix ans, père du vicomte François de Chabot, adjudant du train des équipages, et de la baronne de Romans ;

De M. Charles Chamonin, de Dunkerque, décédé à Guinée-en-Calais, âgé de quatre-vingt-huit ans ;

De l'abbé Rey, vicaire de la cathédrale de Montauban, mort pour la France ;

De lieutenant Georges Rous, du 3^e régiment d'artillerie alpine, mort pour la France dans la Somme, le 6 septembre ; fils du membre de la chambre de commerce de Paris ;

De commandant G. Poirier, du 24^e d'infanterie, officier de la Légion d'honneur, cité trois fois à l'ordre de l'armée, mort pour la France ;

De Mme de Corcelles, née Decroze, décédée à Bourg, le 27 août, et de son fils, l'aspirant Louis de Corcelles, mort pour la France, âgé de 21 ans ;

De capitaine Jean Burel, mort pour la France, à Maricourt ;

De lieutenant Georges Mulot, du 41^e régiment d'artillerie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, le 23 août, âgé de 24 ans ;

De M. G. Legoux, éditeur de musique, décédé à Montfermeil (Seine-et-Oise) ;

De M. Remond Garnier, conseiller municipal adjoint au maire de Nice, président de la Société d'horticulture des Alpes-Maritimes ;

allures sont si bizarres que j'ai besoin de me le répéter souvent pour en être bien sûr.

Pénélope me laisse, me disant de n'être pas longue à m'attifer car la soupe va être froide. D'ailleurs, comment m'attiferai-je : mes malles sont encore à la gare. Heureusement j'ai mon petit sac à main ; un coup de peigne à mes cheveux ébouriffés, un peu d'eau sur la figure et je descends.

Mon oncle est déjà en pantoufles et en veston d'appartement ; il est assis, devant son assiette vide, les mains croisées, tournant ses pouces ; je m'installe devant l'autre couvert.

Pénélope apporte le potage ; mon oncle se sert ; j'en fais autant ; mon oncle mange silencieusement ; ce n'est pas gai.

Enfin :

— Ne fais pas attention si je ne parle pas : je n'ai pas l'habitude ; tu comprends, voici plus de cinquante ans que je vis tout seul. Mais tu peux parler, je te répondrai.

Et encouragée, moi :

— Mon oncle, qu'est-ce que c'est que toutes ces pierres, contre le mur ?

— Hé ! Ce sont mes ammonites ! répond mon oncle.

— Des ammonites !

Mais il continue :

— Ce ne sont pas mes belles. Si cela t'intéresse, je te ferai voir ma collection ; ils n'ont pas une pareille au musée ; je le disais hier, à Sinnot ; il ne veut pas le croire. Hé ! Hé ! s'il voyait mes ammonites métallisées ! Il a eu un rire sceptique quand je lui ai dit que j'en avais à reflets d'or ; pas parlant, bien entendu ; mais dorées par parties. L'imbécile ! et ça s'occupe de paléontologie ! Mais, triple âne, je ne désespère pas de la trouver dans nos falaises l'ammonite d'or, en vrai or, en or fin ! Comme s'il ignorait qu'il se produit au sein de la terre de mystérieuses réactions chimiques qui nous déconcertent ! Mais est-

ce qu'ils savent ? Quand je lui ai parlé des silices et des aluminés de l'argile, il a souri ; mais je lui ferai voir, car enfin...

Le silencieux Hugues Rabourdin était parti ; tout le long du dîner il a parlé, sans perdre un coup de dent, par exemple, et les mots les plus baroques émaillaient son discours : keuper, conchite, liais, muschelkalk, feldspath, que sais-je ? ce devait être de la paléontologie, à coup sûr, et j'ai compris que la paléontologie était la marotte de mon oncle, mais je n'ai pu comprendre que cela !

A la fin, il s'est arrêté, et éclatant de rire :

— Je te demande pardon ! tu dois me croire un peu fou ! Comme si c'est là des discours à intéresser une jeune fille !

— Mais, mon oncle...

— Tu n'as rien compris à ce que je te disais ?

— Pas beaucoup !

— On ne t'a pas appris la géologie ?

— Guère !

— Allons ! va te coucher, va ! tu tombes de sommeil ! Demain, nous ferons plus amplement connaissance, car nous sommes presque des étrangers l'un pour l'autre. Je ne suis pas un mauvais diable quoique bizarre comme ça ; et je tâcherai de te rendre la vie heureuse ! Viens m'embrasser !

Je lui ai sauté au cou de bon cœur, je l'ai embrassé comme du bon pain, et je suis allée dans ma chambre, où malgré ma fatigue je ne puis dormir, énervée par un tel changement dans ma vie !

23 octobre 190...

J'avais bien deviné, mon oncle a une passion pour la paléontologie.

Mais qu'est-ce que la paléontologie ?

J'ai cherché dans mon petit Larive et Fleury et j'ai lu :

PALÉONTOLOGIE. — (g. palaios, ancien ; ontos, être ; logos, traité). S. f., partie de la géologie consacrée à l'étude des animaux et des végétaux actuellement éteints, c'est-à-dire des fossiles.

LES SPORTS

CYCLISME

L'U.V.F. à Lyon. — Le Championnat du Sud-Est, épreuve individuelle de 50 kilomètres, pour l'obtention du titre de champion du Sud-Est 1916-1917, organisé par le Comité lyonnais de l'U.V.F., a été gagné par Guiraud pour la première catégorie et par Cocumelli pour la deuxième. Le temps du premier, pour les 50 kilomètres, a été de 1 h. 21 m. 11 s., et 36 kil. 963 m. ont été couverts pendant la première heure.

Au programme de cette réunion, un Grand Prix, vitesse 1.000 mètres, créé en souvenir d'un coureur parisien tué à l'ennemi, Frank-Henry, a été une belle victoire pour le coureur Viguet.

FOOTBALL ASSOCIATION

Deux grands matches. — Le vélodrome du Parc des Princes inaugurera, dimanche prochain 24 septembre, la série des grands matches par un programme des plus brillants, qui mettra aux prises quatre de nos plus grandes équipes parisiennes, deux d'entre elles représentant la Ligue de Football Association : l'Olympique et le C.A. de Paris ; deux autres : l'A.S. Française et l'U.S.A. de Clichy, portant les couleurs unionistes. L'A.S.F. sera opposée au C.A.P. et l'Olympique à l'U.S.A.C.

ATHLETISME

Maïtrot tombe au champ d'honneur. — L'ancien champion cycliste de France, le manager de champions de boxe, Emile Maïtrot, vient d'être tué, comme lieutenant d'infanterie, sur la Somme. Parti comme caporal, il avait gagné ses galons au front, la médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur. Brave, il meurt en brave, ne laissant que des regrets autour de lui.

MOTOCYCLISME

Record mondial du mille. — Le motocycliste américain, Don Johns, de Los Angeles, a couvert récemment un mille (1.600 m. 31), départ arrêté, en 47 s. 3/5, ce qui constitue un nouveau record du monde.

Le record appartenait au regretté motocycliste français, Henri Cissac, qui avait couvert cette distance, départ arrêté, le 27 juillet 1905, en 50 s. 1/5, sur la plage de Blackpool (Irlande).

La Bourse de Paris

DU 18 SEPTEMBRE 1916

Les réalisations se poursuivent au parquet et les cours en sont plus ou moins affectés. Par contre, la fermeté domine sur le marché en banque, où les industrielles russes reprennent leur marche ascendante en même temps que les valeurs de caoutchouc gagnent de notables fractions.

Parmi nos rentes, le 3 0/0, ex-coupon de 0.75, se négocie à 83; le 5 0/0 vaut toujours 90. Fonds étrangers calmes. Peu d'affaires également dans le groupe des établissements de crédit. Aux grands chemins français, le Nord réchut à 1120, l'Ouest à 715, l'Est à 835. De même, du côté des lignes espagnoles, le Nord-Espagne est ramené à 406, le Saragosse, également, à 406.

Cuprifères réalisées : Rio, 1735; Boléo, 326.

COURS DES CHANGES

Londres, 27 87 1/2; Suisse, 109; Amsterdam, 239; Pétrograd, 187; New-York, 585; Italie, 91; Barcelone, 536.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili disp., 116; cuivre liv. 3 mois, 113; électrolytique, 134 1/2; étain compt. 170 1/4; étain liv. 3 mois, 171 1/4; plomb anglais, 31 1/4 zinc compt., 54; argent, Ponce, 31 gr. 1.035, 32 d. 3/8.

Enfin me voilà renseignée.

Mais mon oncle ne s'occupe pas de tous les fossiles. Une seule sorte retient son attention, et ses recherches ne s'intéressent qu'aux ammonites.

Les ammonites sont des coquilles fossiles en forme de spirales planes.

Il paraît que les falaises argileuses de Villers en contiennent des myriades de myriades de toutes formes, de toutes couleurs et de toutes grosseurs, et c'est pour cela, et nullement pour d'autres causes, que mon oncle Hugues est venu s'installer à Villers.

A part cette passion, mon oncle est un homme charmant, qui gagne beaucoup à être connu et que chaque jour j'aime un peu davantage.

Il a soixante-cinq ans, mais c'est à peine s'il en paraît cinquante.

Sa figure complètement rasée est rose et fraîche, ses cheveux, ce qui lui en reste, hélas ! sont à peine grisonnants; sous ses lunettes d'or, ses yeux brillent d'un éclat tout jeune; il est grand, mince et, de dos, on le prendrait pour un jeune homme.

Sa vie est simple et paisible; et comme ma présence à Villers n'a gêné en rien ses chères habitudes, il me chérit beaucoup et s'efforce, sans jamais trop y parvenir par exemple, à faire montre d'amabilité envers moi.

Levé à cinq heures du matin il s'en va à pied sur la falaise, jusqu'à onze heures où il descend à Villers prendre un apéritif dans un petit café; mais il ne parle à personne, non par fierté, car il est affable quand on lui adresse la parole, mais tout simplement parce qu'il n'a pas l'habitude.

Après déjeuner il s'enferme dans son cabinet avec ses chers livres, et ses chères ammonites, et y demeure jusqu'à cinq heures, où il va faire un autre tour sur la falaise.

Puis il rentre dîner et se couche dès la fin du dessert.

Ce train-train d'existence serait d'une régula-

Pour la TOILETTE et les MAINS
N'EMPLOYEZ QUE LE:

SAVON ANIODOL
Décape, Tonifie et Adoucit la Peau
DÉSODORISANT PARFAIT
PRIX 2 FRANCS 1^{re} PHARMACIES

PELADE NOTICE GRATUITE
EN 17, pharmacien
25, rue Metablan, Toulouse

UN PRÊTRE guérit lui-même offre GRATUITEMENT le moyen de se guérir en 24 heures des
HÉMORROÏDES
Ecr. à M. CARRÈRE, Curé à Rieux-Martin (Charente) Timbre p^r réponse

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIÈRE
SPIRALE EXTENSIBLE
La Seule en
TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.
1^{re} Qualité: Marque Or. 2^{me} Qualité: Marque rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et toutes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.
Gros: La Touriste, Paris.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement

AUX

CONVALESCENTS,

ANÉMIÉS,

NEURASTHÉNIQUES,

Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies.

VENTE EN GROS:

8 RUE VIVIENNE, PARIS.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

LOCATION de MEUBLES pour toute la FRANCE

MEUBLES D'OCCASION et NEUFS Spécial. de Bureaux
GARDE-MEUBLE

Etablissements JANIAUD Jeune, 61, rue Rochechouart.

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées.

Elles ont été sujettes aux maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux Idées noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible.

Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénine des Dames (1 f. 50 la boîte).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir: Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Étourissements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies: 4 fr. le flacon; 4 fr. 60 franco. Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 francs, adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratis). 286

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

rité à régler toutes les horloges du Calvados, si Dieu n'avait soumis les Océans à l'influence lunaire des marées.

A quelle heure que ce soit, dès que la marée descend, mon oncle prend sa petite boîte en fer blanc peinte en vert, sa grosse canne dont la poignée se termine par une sorte de pioche, et il s'en va rôder sur la grève, au pied des falaises, parmi ces écueils que l'on nomme les Roches Noires. C'est l'heure de sa cueillette des ammonites! Et quand il retourne ayant fait quelque trouvaille, sa figure s'illumine; il devient loquace et, des heures durant, bavarde, traitant les gens du muséum d'ânes bâtés, et plein d'espoir dans la découverte de sa fameuse ammonite d'or, après laquelle sa collection sera complète définitivement.

Je l'écoute, le plus attentivement que je peux, pour lui faire plaisir; mais, malgré mes efforts, je n'arrive pas à comprendre. J'ai bien peur que la paléontologie ne soit toujours une science fermée pour moi.

Après mon oncle, le principal personnage de la maison est Pénélope.

Pénélope a vingt-cinq ans. Elle est née à La Vespierre, dans le canton d'Arbée. Elle ne connaît rien de si beau que le pays natal avec ses petites collines basses couvertes de pommiers, ses grasses prairies et les belles vaches qu'elle gardait dans son enfance, les belles vaches rousses à l'œil mélancolique et si doux. Aussi, Villers ne lui plaît point. Cette falaise grisâtre, molle et taillée à pic l'effraye un peu; et la mer, la mer mouvante et toujours si différente lui fait réellement peur. Comme dit le père Chalut avec un accent de mépris: c'est une terrienne!

Mais terrienne ou non, c'est une brave fille, bien dévouée à son maître, et toute pleine d'attentions pour moi qu'elle regarde avec une sorte de dévotion comme si j'étais pétrie d'une pâte supérieure à la sienne.

Le père Chalut fait aussi partie de la famille, bien qu'il n'habite point avec nous; mais mon oncle le nourrit, et comme il arrive avant le jour et qu'il s'en va très tard, on peut dire que sa vie s'écoule chez nous...

Le père Chalut a soixante ans, une figure rasée couleur de vieux cuir, qu'entoure un collier de barbe blanche, et il a, de plus, une jambe de bois.

Il porte un béret de drap bleu liseré de rouge, un pantalon de même étoffe et un tricot rayé blanc et bleu. Une pipe courte et noire semble faire partie intégrante de son individu.

Le père Chalut est né à Villers, où son père était pêcheur; du plus loin qu'il se rappelle, il se voit sur une barque de pêche, puis il a été marin sur un navire de l'Etat et, son congé terminé, il est revenu à Villers, où il s'est fait pêcheur comme son père et tous les siens.

Un jour qu'au milieu d'une petite flottille il pêchait dans la Manche, une tempête survint; le vent faisait rage, et tout à coup la misaine de son cotre, cassant comme verre, vint s'abattre sur le pont et lui brisa une cuisse, laissant l'os presque à nu. On était au mois de septembre; il faisait une chaleur atroce; on se trouvait là-bas, par delà les rochers du Calvados; des vents empêchaient la flottille de gagner le port le plus proche; on demeura trois jours au large. Quand on rentra à Courseulles, la gangrène rongait déjà la jambe du père Chalut, et il fallut la lui couper.

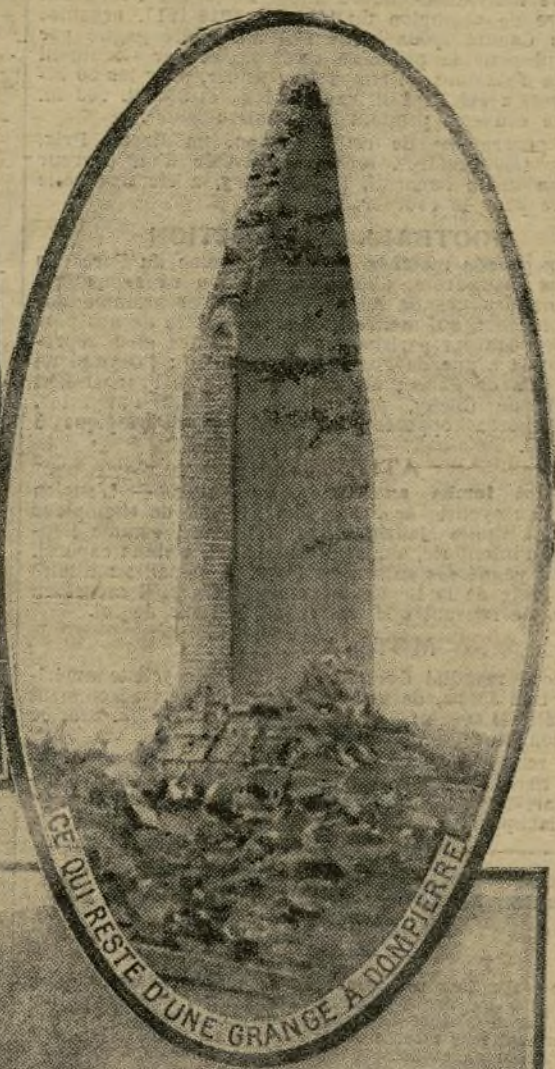
Depuis, le père Chalut n'a pas pu remonter sur son cotre, et, comme il était seul, sans famille, mon oncle l'a pris chez lui où il l'emploie à toutes sortes de travaux; car, malgré ses soixante ans, et sa jambe de bois, le père Chalut est vaillant comme un jeune homme.

(A suivre.)

Des héros de la Somme sont décorés par le général Foch



L'ÉGLISE D'ASSEVILLERS



CE QUI RESTE D'UNE GRANGE À DOMPIERRE



LE GÉNÉRAL FOCH (X) REMET DES DÉCORATIONS

Les vaillantes troupes du général Foch viennent de réaliser de nouveaux et importants progrès au sud de la Somme. Aux noms désormais glorieux de Dompierre, d'Assevillers et de tous les villages enlevés par nos poilus dans cette région s'ajoutera bientôt celui de Deniécourt, que les nôtres sont parvenus à encercler malgré une défense acharnée des Allemands qui avaient transformé cette localité en une véritable forteresse.